Coll. Quebec. Soc. Jesu Cat. Ms. 1720

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE'
DE PLVS REMARQVABLE
AVX MISSIONS DES PERES
de la Compagnie de IESVS,
EN LA
NOVVELLE FRANCE,
aux années mil six cens soixante-sept
& mil six cens soixante-huit.

Envoyée au R.P. ESTIENNE DECHAMPS
Provincial de la Province de France.

Acc. No. 39716

A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-C...
Imprimeur ordinaire du R...
Iacques, aux Ci...

M. DC. L...
Avec Privilege d...

1669

RARE
FC
318
1667-68

33716

AV REVEREND PERE ESTIENNE DÈCHAMPS,

Provincial de la Compagnie de IESVS dans la Province de France.

MON REVEREND PERE,

Cette Relation fera voir les fruits de la Paix, dont les cinq Nations Iroquoiſes furent obligées de nous rechercher l'année derniere, apres y avoir eſté contraintes par les troupes que ſa Majeſté nous avoit envoyées; qui ayant à leur teſte Monſieur de Tracy, auoient eſté porter la

terreur & la deſolation dans ce qu'il y avoit de plus fier & de plus ſuperbe parmy nos ennemis. Nos Miſſions qui déslors y furent heureuſement commencées par ſon authorité, pour l'affermiſſement de la Paix, & pour le ſalut des ames ; s'y ſont multipliées avec tant de bonheur, que nous y avons cinq Miſſions, dans toutes les Nations Iroquoiſes ; où par la grace de Dieu, nous trouvons par tout des Chreſtiens, Hurons & Algonquins, pris autrefois en guerre, qui nous reclament, & qui reconnoiſſent la voix de ceux qui les ont baptiſez. Le Roy continuant ſes bontez ſur la Nouvelle France, y entre-

tient toûjours des troupes, pour maintenir cette Paix ; & la pluſpart de ceux qui devoient eſtre reformez, de ſoldats ſe ſont faits habitans ſur le Pays; en ſorte que les forces y ſont demeurées quaſi entieres, qui en pleuplant la colonie, y donneront de nouveaux ſoldats tous faits pour le Pays, ſans aucune depenſe, ny pour la ſolde, ny pour leur entretien. Nous remercions V. R. du ſecours des Miſſionnaires qu'elle nous a envoyez ; Nous vous en demandons encore de ſurcroit, les peuples de ces contrées eſtans tellement diſſipez de tous coſtez, à quatre & à cinq cents lieuës d'icy ; que nous ſommes

contrains de nous diſſiper auſſi nous-meſmes, pour aller porter par tout la lumiere de l'Evangile. Nous demandons pour cét effet le ſecours des prieres des gens de bien, qui liront cette Relation:, & celles de V. R.

MON REVEREND PERE,

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſerviteur en N. S.
FRANÇOIS LE MERCIER.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. *DES avantages qu'on retire de la paix faite avec les Iroquois.* 1.

CHAP. II. *De la Miſſion de ſainte Marie chez les Iroquois d'Agnié.* 14.

ART. I. *Voyage de trois Peres Ieſuites chez les Iroquois Inferieurs.* 16.

ART. II. *Premier Bapteſme conferé à une femme Iroquoiſe.* 25.

ART. III. *Rude épreuve d'une autre femme Iroquoiſe aprés ſon Bapteſme.* 28.

ART. IV. *De la reception des Peres dans les autres Bourgades Iroquoiſes, & d'un celebre Conſeil qui y fut tenu aprés leur arrivée.* 41.

ART. V. *De l'eſtabliſſement du Chriſtianiſme dans le païs des Iroquois d'Agnié.* 50.

ART. VI. *De l'yvrognerie des Iroquois d'Agnié & de ſes malheureux effets.* 58.

CHAP. III. *De la Miſſion de S. François Xavier chez les Iroquois d'Onneïout.* 63.

CAP. IV. *De la Miſſion de S. Iean Baptiſte, aux Iroquois d'Onnontaé.* 80.

ART. I. *Preſens faits par Garakontié Ambaſſadeur des Iroquois d'Onnontaé.* 85.

Reſponſes données le 27. Aouſt 1668. aux paro-

les des Iroquois de la Nation d'Onnontagué portées par le Capitaine Garaxontié. 89.
ART. II. *Heureuſes rencontres pour le Baptéſme d'un Iroquois.* 96.
CHAP. V. *De la Miſſion de S. Ioſeph chez les Iroquois d'Oïogoüen, & de celle d'une Colonie d'Oïogouens nouvellement eſtablie ſur les Coſtes du Nord du Lac Ontario.* 100.
CHAP. VI. *De la Miſſion du S. Eſprit aux Outaoüacs.* 103.
CHAP. VII. *De la Miſſion de Taudouſſac.* 111.
CHAP. VIII *Arrivée de Monſeigneur l'Eveſque de Petrée à Tadouſſac pour y faire ſa viſite.* 120.
CHAP. IX. *De l'Egliſe des Hurons à Quebec,* 126.
ART. I. *Converſion remarquable d'une jeune femme venuë des Hiroquois à Quebec, exprés pour s'y faire Baptiſer.* 130.
ART. II. *Mort precieuſe & admirable d'une fille Sauvage, âgé de 14. ans.* 136.
Lettre de Monſieur l'Eveſque de Petrée à Monſieur Poittevin Curé de S. Ioſſe à Paris.
CHAP. DER. *De la Miſſion de S. Michel dans la cinquiéme Nation des Iroquois à Sonnontoüan.* 165.
Lettre Circulaire de la Sainte mort, d'une Religieuſe Hoſpitaliere de Quebec, 168.

RELATION

RELATION
DE CE QVI S'EST PASSE' DANS LA NOVVELLE-FRANCE
és années 1667. & 1668.

CHAPITRE I.

Des avantages qu'on retire de la paix faite avec les Iroquois.

NOvs avons commencé depuis plus d'un an à joüir des fruits de la paix, & à gouſter les douceurs du repos que les armes de ſa Majeſté nous ont procuré par la ſoûmiſſion des Iroquois.

Il fait beau voir à preſent preſque tous les rivages de noſtre Fleuve de S. Laurent habités de nouvelles colonies, qui vont s'eſtendant ſur plus de quatre-vingt-lieuës de païs le long des bords de cette grande Riviere, où l'on voit naître d'eſpace en eſpace de nouvelles Bourgades qui facilitent la navigation, la rendant & plus agreable par la veuë de quantité de maiſons, & plus commode par de frequens lieux de repos.

C'eſt ce qui cauſe un changement notable en ce païs par les accroiſſemens qui s'y ſont faits, plus grands, depuis qu'il a pleu au Roy d'y envoyer des troupes, qu'il n'en avoit receu dans tout le temps paſſé, & par l'eſtabliſſement de plus de trois cents famil-

les en aſſés peu de temps; les Mariages eſtans ſi frequens que depuis trois ans on en a fait quatre vingt-treize dans la ſeule Parroiſſe de Quebec.

La crainte des ennemis n'empêche plus nos Laboureurs de faire reculer les foreſts, & de charger leurs terres de toutes ſortes de grains, dont elles ſe trouvent capables autant que celles de France, quand on leur donnera une ſemblable culture. Nos Chaſſeurs vont bien loin en toute aſſurance courir l'Orignat, avec un profit ſignalé qu'ils retirent de cette chaſſe. Les Sauvages nos alliés ne craignans plus d'eſtre ſurpris en chemin, nous viennent chercher de tous coſtés de cinq & ſix cents lieuës d'icy, ou pour reſtablir leurs commerces inter-

rompus par les guerres, ou pour en commencer de nouveaux, comme pretendent faire des peuples fort éloignés, qui n'avoient jamais paru icy, & qui ſont venus cét Eſté dernier pour ce ſujet.

Les Iroquois même, comme s'ils ceſſoient d'eſtre & Sauvages & Iroquois, rempliſſent quelques-unes de nos habitations, pendant une bonne partie de l'année, & font leur traite avec nos François, avec toute la privauté ſouhaitable, & ils feroient bien plus, & même ſe viendroient habituer parmy nous, ſi la guerre qu'ils ont avec une nation qu'on appelle les Loups, ne les empêchoit pas de venir en aſſurance chez nous.

Ces biens dureront autant que la paix, & celle-cy autant que les

Iroquois seront en crainte, dans laquelle il est important de les maintenir, si l'on veut pousser l'établissement des Colonies, qui ont pris de si heureux commencemens.

C'est à quoy travaille fortement Monsieur de Courcelle Gouverneur de tout ce pays, qui ayant ietté les premieres frayeurs dans les terres des ennemis par ses marches si hardies, les y maintient par l'apprehension de quelque semblable desastre, n'y ayant rien qu'ils ne doivent craindre d'un courage égal au sien, & dont ils ont eu des preuves si estonnantes.

Pendant qu'il conserve les Iroquois en paix par l'apprehension de la guerre & par la conservation des Forts de sainte Anne & de saint Iean, dont la proximité

les retient dans la crainte & dans leur devoir,

Monſieur Talon Intendant pour le Roy n'a point ceſſé d'appliquer tous ſes ſoins pour le bien univerſel de ce païs, pour la culture des terres, pour les decouvertes des mines, pour les avantages des negoces & pour toutes les commodités qui peuvent ſervir à l'établiſſement & à l'agrãdiſſement de cette Colonie, deſorte que nous regreterions beaucoup plus ſon retour en France, ſi nous n'avions eu Monſieur de Boutroüe ſon ſucceſſeur. C'eſt tout ce que nous pouvons ſouhaitter d'avantageux pour bien reparer cette perte.

Ce ſont des obligations toutes nouvelles dont noſtre Canada eſt infiniment redevable à ſa Majeſté, qui par une bonté tout à fait Roya-

le a changé la face de ce pays, par ces puiſſans ſecours qu'il y a fait paſſer avec de ſi grandes depenſes: entre autres le Regiment de Carignan Salieres, dont bon nombre d'Officiers & plus de 400. Soldats ont groſſi la Colonie, s'eſtans faits habitans avec de tres avantageuſes conditions: car on a donné à chacun des Soldats cent francs, ou cinquante liures avec les vivres d'une année, à ſon choix: & cinquante eſcus au Sergent, ou cent francs avec les vivres d'une année, auſſi à ſon choix: ce qui eſt cauſe que fort peu retournent en France avec Monſieur de Salieres Colonel dudit Regiment; qui aprés avoir blanchi dans les armées de France, où il s'eſt fait aſſés connoiſtre, eſt venu icy prendre part à la gloire de la reduction des

Iroquois, deſquels il en a emmené cinq de diverſes nations, même de celle d'Andaſtoé, pour les preſenter au Roy.

On commence auſſi à s'appliquer à nos Sauvages d'icy ; car depuis quelques Conferences que Monſieur Talon a eües ſur les intentions du Roy, expliquées par les dépeſches receuës de Monſieur Colbert, en ce qui regarde l'education des Sauvages, & leur conformité à nos mœurs ; Monſeigneur l'Eueſque de Petrée, & les Peres Ieſuites ont déja mis dans leurs Seminaires un nombre de petits garçons Sauvages, pour y eſtre élevés avec les enfans François : ce que Meſſieurs les Eccleſiaſtiques qui ſont au Mont-Royal ont auſſi pris reſolution de faire, comme encor Monſieur Talon,

qui eſt dans le deſſein de faire élever cinq petites filles dans le Seminaire des Meres Vrſulines.

Et parce qu'un païs ne peut pas ſe former entierement ſans l'aſſiſtance des Manufactures, nous voyons déja celle des ſoulliers, & des chapeaux commencées; celle des toilles & des cuirs projetées, & on attend que la multiplication qui ſe fait des moutons, produiſe ſuffiſament des laines, pour introduire celle des draps, & c'eſt ce que nous eſperons dans peu, puiſque les beſtiaux ſe peuplent icy abondamment, entr'autres les cheuaux, qui commencent à ſe diſtribuer dans tout le païs.

La Braſſerie que Monſieur Talon fait conſtruire, ne ſeruira pas peu auſſi pour la commodité publique, ſoit pour l'eſpargne des

boiſſons enyurantes, qui cauſent icy des grands deſordres, auſquels on pourra obuier par cette autre boiſſon qui eſt tres ſaine & non mal-faiſante; ſoit pour conſerver l'argent dans le païs, qui s'en divertit par l'achapt qu'on fait en France de tant de boiſſons; ſoit enfin pour conſumer le ſurabondant des bleds, qui ſe ſont trouvés quelquefois en telle quantité, que les Laboureurs n'en pouvoient avoir le debit.

Mais quoy que tout ce que nous avons dit, ſoit bien conſiderable pour faire paroître les fruits de la paix; c'eſt peu neanmoins en comparaiſon des avantages qu'elle donne pour la converſion de tous les Sauvages de ces contrées. C'eſt ce qu'on verra dans cette Relation par le reſtabliſſement des

Miſſions, dont la guerre avoit arreſté le cours : ſix Peres Ieſuites ſont épars dans toutes les Nations Iroquoiſes, & y ont déja reſtably quatre Egliſes conſiderables, & baptiſé plus de cent cinquante perſonnes, outre cinquante autres Iroquois preſque tous Adultes, qui ont eſté baptiſés à Quebec.

Quatre autres Ieſuites ſont à courir à plus de quatre cens lieuës d'icy dans les Miſſions des Outaoüacs, où ils ont préché l'Evangile à plus de vingt-cinq Nations differentes ; & receu à l'Egliſe par le ſaint Bapteſme, plus de quatre-vingt perſonnes cette derniere année.

Deux autres Peres deſcendent à Tadouſſac, l'un pour y hiverner & cultiver cette Egliſe, qui s'eſt acrüe de quarante Neophytes, &

l'autre pour donner commencement à celle des Gaſpeſiens, qui ſe reüniſſent par la commodité que leur en donne la paix.

Mais parce que la moiſſon devient plus ample que iamais dans une ſi vaſte eſtenduë de païs, & parmy tant de Nations differentes, où il nous eſt permis d'aller maintenant; la Providence divine y a pourveu d'une façon particuliere, parceque d'un coſté elle a augmenté le Seminaire de Monſeigneur l'Eveſque de Petrée eſtably à Quebec, de quelques Eccleſiaſtiques, partie du païs, partie venus de France, pour ſe joindre à ceux qui cultivent tant de Colonies differentes, avec un zele pareil à celuy qui les a fait mépriſer les douceurs de la France, pour ſe venir conſumer icy par des travaux inconcevables.

Et d'un autre coſté cette meſme Providence nous a fourny un puiſſant renfort par la venuë de Monſieur l'Abbé de Queylus, avec pluſieurs Eccleſiaſtiques tirés du Seminaire de S. Sulpice, leſquels vont joindre à Mont-Royal ceux qui y ſont, & dont deux ont eſté enuoiés par Monſeigneur de Petrée cét Eſté dernier, à une peuplade des Iroquois d'Oïogoüen, qui ſe ſont placés depuis peu ſur les rives du Nort du grand Lac Ontario.

On ne peut eſperer de tant de braves Miſſionnaires que de tres-heureux ſuccés, deſquels ce païs ſera encor redevable au Roy, qui pouſſe avec bien plus d'ardeur l'agrandiſſement du Royaume de IESVS-CHRIST, que l'étenduë de ſes Eſtats. Et nous ne doutons point

que Dieu n'ait voulu adjoûter ce bon-heur à la gloire de noſtre grand Monarque, de ſe ſervir de luy & de ſes Armes, pour faire part de ſon pretieux ſang à tous les peuples de ce païs, & dont quatre cens Sauvages qui ont eſté baptiſés cette année, reſſentent déja les effets, ainſi qu'on va le déclarer plus en detail.

CHAPITRE II

De la Miſſion de ſainte Marie chez les Iroquois d'Agnié.

LEs Peres Fremin, Pierron & Bruyas, eſtants partis dés le mois de Iuillet de l'année 1667. pour aller chez les Iroquois inferieurs, y renouveler les Miſſions que les guerres avoient interrom-

puës, & ayant eſté arreſtés long-temps dans le Fort ſainte-Anne à l'entrée du Lac Champlain, par la crainte d'une bande de Sauvages Mahingans, que nous apellons les Loups, ennemis des Iroquois; partirent enfin de ce Fort, reſolus de courir les mêmes riſques, & paſſer par les mêmes dangers que ſubiroient les Ambaſſadeurs Iroquois, avec leſquels ils alloient de compagnie en leur païs. Nous ne pouvons pas donner une plus nette connoiſſance de leur voyage, de leur arrivée, de leur reception, & des fruits qu'ils y ont commencé de faire pour planter la Foy dans ces terres deſertes & barbares, qu'en les entendant parler dans leur Iournal, qu'ils en ont dreſſé depuis leur depart iuſqu'à leur demeure fixe & arreſtée dás les Bour-

gades Iroquoiſes. Voicy comme il commence.

ARTICLE I.

Voyage de trois Peres Ieſuites chez les Iroquois Inferieurs.

LE retardement que la crainte de la nation des Loups nous a fait faire dans les Forts, nous ayant donné la commodité d'y rendre quelque ſervice aux Soldats, par une eſpece de Miſſion que nous leur avons faite ; enfin nous nous embarquâmes la veille de S. Barthelemy ſur les quatre heures du ſoir, pour aller prendre giſte à une lieuë du dernier Fort des François, qui eſt celuy de ſainte Anne, & depuis, tant de iour que de nuit, nous pourſuivîmes heureuſement noſtre voyage ſans découvrir

couvrir aucune piſte des ennemis. Ils avoient pris le coſté du Sud pour retourner en leur païs, & nous tenions le coſté du Nord dans le Lac de Champlain.

Nous avons admité d'abord le ſoin que nos Iroquois Chreſtiens avoient de prier Dieu tous enſemble, auſſi-toſt aprés l'embarquement, nonobſtant qu'ils euſſent aſſiſté à la ſainte Meſſe que nous diſions tous les jours de grand matin. Ces prieres achevées, nous nous mettions tous à ramer comme de pauvres forçats depuis le matin juſqu'au ſoir; pas un de nous trois n'avoit appris ce meſtier; mais le peu de monde qu'il y avoit avec nous pour porter les travaux neceſſaires, nous obligeoit à nous y engager. Nous traverſâmes gayement tout ce grand Lac, déja trop

renommé par le naufrage de plusieurs de nos François, & tout fraichement par celuy du sieur Corlart commandant d'un Hameau des Hollandois proche d'Agnié, qui venant à Quebec pour y traiter de quelques affaires importantes, fut noyé en traversant une grande baye, où il fut surpris de l'orage.

Nous arrivâmes à trois quarts de lieuë du Sault, où se decharge le Lac du S. Sacrement: Nous nous arrestâmes tous en cet endroit, sans en sçavoir la cause, sinon quand nous vismes nos Sauvages ramasser sur le bord de l'eau des pierres à fuzil presque toutes taillées. Nous ne fismes point pour lors de reflexion à cela; mais depuis nous en avons sceu le mystere; car nos Iroquois nous ont dit qu'ils ne manquent jamais de s'arrester en cet

endroit, pour rendre hommage à une nation d'hommes inviſibles, qui habitent là, dans le fond de l'eau & s'occupent à preparer des pierres à fuſil, preſque toutes taillées, aux paſſans, pourueu qu'ils leur rendent leurs deuoirs en leur preſentant du petun : s'ils en donnent beaucoup, ils leur font grande largeſſe de ces pierres : Ces hommes marins vont en canot comme les Iroquois, & quand leur grand Capitaine vient à ſe jetter à l'eau pour entrer en ſon Palais, il fait un ſi grand bruit, qu'il remplit de frayeur l'eſprit de ceux qui n'ont pas connoiſſance de ce grand Genie, & de ces petits hommes. Au recit de cette fable que nous en firent fort ſerieuſement nos Iroquois, nous leur demandâmes s'ils ne donnoient pas auſſi

à petuner au grand genie du Ciel, & à ceux qui demeurent auec luy? Ils reſpondirét qu'ils n'en auoient pas beſoin comme ceux de la terre. L'occaſion de ce conte ſi ridicule eſt qu'en verité le Lac eſt agité ſouvent de tres horribles tempeſtes, qui cauſent de furieuſes lames, ſur tout dans le baſſin où le ſieur Corlart, dont nous venons de parler, eſt pery, & quand le vent vient du coſté du Lac, il pouſſe ſur ce rivage quantité de pierres dures & propres à faire du feu.

Ie paſſay vne belle Ardoiſiere, dit vn des trois Peres, que nous avons trouuée à cinq lieuës du Lac du S. Sacrement, à la portée du canon d'un petit Iſlet de 20. pieds environ de diametre. Elle n'eſt pas de la nature de tou-

tes celles que i'ay vuës ſur les rivages de la mer, ou aux environs de Quebec, qui n'ont que de l'apparence; mais celle-cy eſt toute ſemblable à celles que i'ay veuë dans les Ardennes de noſtre France; La couleur eſt d'un beau bleu; les lames ſe levent aiſement ſi grandes, & ſi petites qu'on veut, fort tendres & fort douces.

Pendant que ie m'areſtay à cette Ardoiſiere, nos matelots debarquants au bout du Lac du S. Sacrement, & ſe preparants au portage, qui eſt d'une petite demilieuë au trauers des bois, chacun ſe charge des hardes & des canots; dans leſquels nous eſtants rembarqués, enfin apres quelques coups d'avirons, nous les quitâmes, bien ioyeux d'eſtre heureuſement arriués au bout du Lac,

d'où il ne nous reſtoit plus que trente lieuës de chemin par terre, pour nous rendre au terme, où nous aſpirions depuis ſi long temps.

Tout le païs des Iroquois eſtoit alors dans des apprehenſions ſi eſtonnantes d'une nouvelle armée des François, que depuis pluſieurs jours quatorze gueriers eſtoient continuellement en ſentinelle, a l'entrée de ce Lac, pour decouvrir la marche de cette armée, & pour en porter en diligence les nouvelles à toute la Nation; afin de luy venir dreſſer des embûches dans les bois, à la faveur deſquels ils pretendoient l'ataquer auantageuſement & la harceler dans les defilés. Il y auoit donc là vne troiſiéme bande poſtée à ſon tour, pour faire ces dé-

couvertes ; mais par un grand bon-heur pour eux & pour nous, au lieu d'ennemis, nous leur fûmes des Anges de paix ; & eux de Lions qu'ils eſtoient, ils ſe firent nos valets, & nous ſervirent bien à propos de portefaix; la Providence nous les ayants preparez pour ſe charger de nos paquets, que nous auions bien eu de la peine à tranſporter par terre iuſqu'au païs.

Nous marchons donc de compagnie à petites journées, & nous nous rendons à trois quarts de lieuë de leur principale Bourgade, nommée Gandaoüagué, qui eſt celle que feu le Pere Iogue a arroſée de ſon ſang, & où il a eſté ſi mal traité pendant dixhuit mois de captiuité. On nous y receut avec les ceremonies ordinaires,

& avec tout l'honneur imaginable. Nous fûmes conduits dans la cabanne du premier Capitaine, où tout le monde vint fondre pour nous conſiderer à l'aiſe, tout rauis de voir chez eux les François ſi paiſibles, qui peu au paravant y avoient parû comme en furie, & mettant le feu par tout.

Les premieres applications du Pere Fremin furent d'aller par les cabannes chercher les captifs Hurons & Algonquins, qui compoſent eux ſeuls les deux tiers du Bourg: il baptiſa d'abord dix de leurs enfans, preſentant à Dieu ces heureuſes premices de la nouvelle Miſſion.

ARTICLE II.

Premier Bapteſme conferé à vne femme Iroquoiſe.

C'Eſt icy le lieu de raconter vn miracle de grace, que la bonté Divine opera en la perſonne d'une pauvre Iroquoiſe, à qui des guerriers de la nation des loups auoient peu auparavant enlevé la chevelure, à la veuë de la Bourgade. Le Pere Fremin eſtant entré dans la Cabanne, où eſtoit cette pauvre malheureuſe toute trempée dans ſon ſang, & plus morte que viue, à cauſe des bleſſures qu'elle venoit de recevoir; il l'aborde, & la voyant tirer à la fin, luy parle de l'autre vie, des peines de l'enfer, où elle alloit tomber, ſi elle n'embraſſoit la Foy; & des biens du Para-

dis, qui luy eſtoient aſſeurés, ſi elle ſe faiſoit Chreſtienne. A ces inſtructions elle fait la ſourde oreille, & le Pere fut contraint de ſortir ſans rien gagner ſur ſon eſprit: Pendant que nous ſommes en prieres, pour le ſalut de cette pauvre Ame, le Pere retourne à la charge; mais il ne fut pas pluſtot entré dans la cabãne qu'il y trouva un nouvel obſtacle de la part d'une vieille femme, qui le repouſſoit d'un coſté, & de l'autre fortifioit la malade dans ſon opiniaſtreté : l'heure marquée par la Providence n'eſtoit pas encor arrivée ; on y retourne pour la troiſiéme fois, mais ſans fruit ; nous deſeſperions preſque entierement du ſalut de cette moribonde, parce que nous eſtions ſur les termes de partir de cette Bourga-

de, bien fachez de laiſſer cette proye au demon.

Neanmoins le Pere fut puiſſament inſpiré de faire un dernier effort, pendant que nous levions les bras en haut pour flechir la Miſericorde de Dieu ; il entre, il s'approche, il parle, il eſt écouté, & il trouve cette pauvre femme toute changée: elle l'entend auec plaiſir, elle repete les prieres avec ferveur, en vn mot elle ſe trouva ſi bien diſpoſée, le S. Eſprit ayant eſté ſon Maiſtre & ſon Inſtructeur, qu'avant qu'elle expiraſt, nous luy donnâmes le S. Baptême, pour eſtre la premiere Ame de cette Barbarie qui priera Dieu pour nous dans le Ciel, & pour la cõverſion de ſes compatriotes. Nous ne devions pas reſter ce jour-là à Gandaoüágué; mais Dieu

qui a ſes deſſeins, fit naiſtre le ſalut de cette pauvre femme de ſon propre malheur, & du retardement que cauſerent les gueriers qui eſtoient allés pour ſuivre les loups qui auoient fait ce coup.

ARTICLE III.

Rude épreuve d'une autre femme Iroquoiſe aprés ſon Bapteſme.

MAis voicy vne autre merveille de grace, bien plus conſiderable que la premiere; elle donnera ſans doute de la conſolation aux Lecteurs, & à meſme temps leur fera voir que la force du veritable Chriſtianiſme & l'Eſprit de IESVS-CHRIST, ne ſe trouve pas moins parmy les Barbares, que chez les peuples policez, *vbi non eſt Gentilis & Iudeus, Barbarus & Scytha, ſed omnia & in*

omnibus Christus. Le Pere Fremin la raconte auec toute la fidelité possible en ces termes.

Arriuant au païs des Iroquois, nous fûmes obligés de rester trois iours à la premiere Bourgade, qui se trouua en nostre chemin, appellé Gandaoüágué ; la crainte des guerriers de la nation des loups nous y tenant resserez, & nous empeschant de passer outre, sans escorte considerable.

Pendant ce temps, que Dieu me donnoit bien à propos, ie tâchay de ramasser nos anciens Chrestiens de la Nation Huronne, lesquels depuis plusieurs années estoient priuez de la veuë de leur Pasteur : ie les fis tous assembler dans vne Cabanne écartée, pour y regler tous les exercices du Christianisme qu'ils y devoient pratiquer.

Il se trouva parmy ce petit troupeau, une femme Iroquoise âgée de vingt cinq ans, laquelle voulut rester pour entendre ce que ie devois dire; à la fin de mon discours, m'adressant sa parole, elle me dit que tout de bon & sans feintise elle vouloit estre Crestienne; ie luy respondis que ie iugerois de sa sincerité par sa perseverance; que cependant ie l'instruirois, & luy ferois conceuoir peu à peu le grand bonheur auquel elle aspiroit: elle ne manqua pas de son costé de faire tout ce que ie devois esperer d'une fervente Catecumene: elle assista à toutes nos assemblées avec vne ferveur des premiers Chrestiens, & quand il me fallut partir, ayant designé la Cabanne, où tous se devoient assembler les matins & les soirs, pour y

faire les prieres publiquement, & ayant nommé une bonne Crestienne pour avoir soin d'avertir tous les autres de l'heure de ces assemblées, nostre Iroquoise se presenta pour cet office de Charité & d'humilité, & avec un courage tout à fait heroïque, elle surmonta la honte naturelle & ordinaire qu'ont les ieunes femmes Iroquoises, d'aller de Cabanne en Cabanne faire ces sortes d'invitations, qui ne se font point sans recevoir des brocards & des iniures, de la part de ceux qui ne sont pas Chrestiens.

Quand ie fus prest de partir, comme elle vit qu'elle ne pouvoit pas encor obtenir la grace d'estre Baptisée, elle me dît, mais avec une rauissante ingenuité; pour le moins Baptisés mon fils

vnique, il n'a pas encor peché comme moy, pour ſe rendre indigne de ce bonheur; ie luy accorday cette demande, & la conſolay beaucoup, luy promettant de me rendre dans 15. iours auprés d'elle, pour l'inſtruire.

Les 15. iours eſtants expirés, & ne pouvant me derober aux affaires plus importantes qui m'accabloient, ie ne pû tenir ma promeſſe pour l'aller voir; mais elle vint elle meſme me trouver dans la Bourgade de Tiõnontonguen; Ie fus raui de la voir, & luy ayant dit que i'allois me mettre tout de bon à luy apprendre les prieres, & les principaux Myſteres de noſtre Foy; ie les ſcay, me dit-elle, ie les ay appriſes parfaitement pendant ton abſence, par le moyen d'une bonne Huronne qui

qui n'a ceſſé de m'inſtruire tous les iours ; puis s'eſtant mis à reciter parfaitemẽt toutes les prieres, & les principaux articles de la Foy ; à quoy tient-il, m'adioûta-t-elle, que tu ne me Baptiſes ? c'eſt à preſent que tu dois tenir ta parole.

Comme ie ne la connoiſſois pas encor aſſẽs ; ie ladifferay à un autre temps, le plus doucement qu'il me fut poſſible, & ie luy fis trouver bon de s'en retourner chez ſoy en emportant l'eſperance qu'au plûtoſt i'acquieſcerois à ſes deſirs. De fait, quelque temps apres ie fus en ſa Bourgade de Gãdaouagué. Comme i'y entrois, elle vint audevant de moy, pour me demander le Bapteſme: ie tachay pour lors de m'informer de nos bonnes Chreſtiennes Huronnes,

comme elle s'eſtoit comportée pendant mon abſence; elles m'aſſeurerent qu'elle avoit eſté l'exemple de toutes les autres, ſoit en ſa ferveur, ſoit en l'aſſiduité aux prieres, tous les matins & tous les ſoirs, ſans y avoir iamais manqué; qu'elle adioûtoit meſme ſes paroles à ſes exemples, les exhortant avec une ardeur admirable.

Ie luy parlay donc en particulier pour ſonder un peu le fond de ſon cœur; & ie trouvay une femme d'une rare innocence, d'un bon eſprit, & d'une heureuſe memoire; elle s'eſtoit habituée à reciter tous les iours ſon chapelet cinq & ſix fois; & ie puis aſſurer que depuis le matin iuſques au ſoir, elle eſtoit en oraiſon continuelle; toutes ces belles diſpo-

ſitions m'obligerent enfin à luy conferer le S. Bapteſme.

Cette vertu eſtoit trop grande pour n'eſtre pas éprouvée : elle n'euſt que deux iours de terme, aprés leſquels ſon fils tombe malade ; Ie tremblois de peur pour cette pauvre femme, ne la croyant pas encor aſſés bien affermie, mais ie m'aperceus bien que ce n'eſtoit pas une vertu du commun, elle ne broncha point dans ſes ſaintes reſolutions, & continua ſes devotions à l'ordinaire, & merita par ſa conſtance la gueriſon de ſon fils.

Mais ce ne fut que pour entrer dans une plus rude épreuve ; à peine ſon fils eſt il gueri, que ſon mari fut tué tout prôche du bourg, par les Mahingans ; elle aimoit cet homme plus qu'elle

meſme; & comme elle eſtoit bien faite, auſſi auoit elle bon eſprit, & eſtoit des meilleurs familles du païs; toutes ces bonnes qualités auoient donné naiſſance à leur mariage, qui s'eſtoit fortifié depuis huit ou dix ans par un amour reciproque, tendre & tres conſtant, & paſſoit pour le plus accomply qui fuſt entre les Sauvages.

On peut iuger par là quelle devoit eſtre l'affliction de cette femme, & ſi ſa foy qui n'eſtoit encor que dans ſon berceau, n'eſtoit pas bien en danger de ſe perdre; mais tant s'en faut qu'elle ſe relâchaſt en ſes deuotions, qu'au contraire elle les augmenta, pour ſe fortifier toûjours de plus en plus contre les attaques du diable, qui ſuſcita les parens

du defunt pour venir tous fondre en ſa Cabanne, & luy faire mille reproches, luy imputant & la maladie de ſon fils, & la mort de ſon mary, qu'elle avoit tués ſe faiſant Chreſtienne ; ſes propres parens s'en meſlerent auſſi, & tous enſemble paſſerent huit iours autour d'elle, la chargeant de toutes les iniures les plus atroces que la paſſion leur pouvoit ſuggerer, & vſant envers elle de tous les mauvais-traitemens qu'on peut s'imaginer en ces rencontres.

Les courages les plus fermes plieroient dans ces conionctures, & huit iours de ſouffrances eſtoient aſſés pour la ietter dans l'abbatement, & d'eſprit & de corps ; mais elle ne s'en fut pas plûtot aperceuë, qu'elle m'en-

voia querir pour l'aller conſoler. A noſtre entreveüe elle redoubla ſes larmes, & ie ne pûs retenir les miennes; mais ſes larmes eſtoient toutes innocentes, & ie trouvay ſon cœur parfaitement reſigné aux ordres de Dieu, & ſon Ame auſſi nette parmi toutes ces brouilleries, & auſſi innocente, que le premier iour de ſon Bapteſme. Mais ce que i'admiray davantage, ce fut ſa fermeté dans ſa foy, & dans toutes ſes pratiques de devotion; dans leſquelles elle demeura toûjours inebranlable, iuſqu'à reciter ſon chapelet huit & dix fois par iour; en quoy elle goûtoit une merveilleuſe douceur parmi ſes plus grandes afflictions.

Apres cela, ie croyois que Dieu eſtoit content de ces épreuves;

mais à peine vingt iours de temps avoient commencé à eſſuyer ſes larmes, qu'une fluxion luy tomba ſur les yeux, qui luy rendit le viſage monſtrueux, & luy fit perdre l'vſage de la lumiere. A cet accident tous ſes parens, auſſi bien que ceux de ſon mari defunt, redoublerent leurs perſecutions; N'es-tu pas encor contente d'avoir tué ton mari, luy diſoient-ils; Veux tu encore te tuer toy meſme ? Ne vois-tu pas que c'eſt la Foy qui cauſe tous ces maux ? Aye pitié de ton enfant, & de tes autres parens, ſi tu veux t'abandonner en proye à toutes les miſeres; ils continuerent huit iours durant dans de ſemblables reproches ; & elle pendant toute cette perſecution , n'avoit autre conſolation, que celle que Dieu luy donnoit dans ſes prie-

res, qu'elle redoubloit à proportion qu'on la perſecutoit.

On luy amena pluſieurs fois les iongleurs du païs pour travailler à ſa gueriſon par des feſtins & par des ceremonies ſuperſtitieuſes; mais iamais elle n'y voulut conſentir. Ceux qui ſçauent combien grande eſt la condeſcendance qu'ont les Sauvages pour leurs parens, iugeront aiſement que la vertu de cette femme eſtoit heroïque, & que Dieu luy a fait des graces bien ſingulieres.

Ayant donc refuſé les iongleurs du païs, elle s'adreſſa à un de nos Chreſtiens Hurons; qui ſçavoit un bon remede pour ſon mal, & Dieu le beniſſant, aprés trois mois d'eſpreuve, elle a recouvré, & la lumiere de ſes yeux, & la ſanté de ſon corps; & en reconnoiſſance

elle continuë dans ſes ferveurs, qu'elle inſpire à ſon fils, qui n'a que quatre ans ; & qu'elle a deſja rendu ſçauant dans les prieres. Si la perſeverance met le ſeau à une ſi heureuſe vie, ie ne feray point de difficulté, connoiſſant, comme ie fais, ſon innocence, de l'egaler aux Chreſtiens des premiers Siecles de l'Egliſe. Mais retournons au voyage de nos Miſſionnaires, que le recit de ces deux choſes aſſez conſiderables a interrompû. Voicy comme il continuë à parler.

ARTICLE IV.

De la reception des Peres dans les autres Bourgades Iroquoiſes, & d'un celebre Conſeil qui y fut tenu aprés leur arriuée.

DE Gandaoüagué nous paſſâmes à une autre Bourgade

éloignée de deux lieuës, ou nous fûmes encores mieux receus qu'en la premiere; & que nous conſacrâmes par le Bapteſme de trois enfans; dont l'un, qui ſe trouve Orphelin de pere & de mere, eſt tout preſt d'expirer: Ne voila pas par avance une riche recompenſe de nos travaux paſſés, & un puiſſant aiguillon pour embraſſer avec courage ceux qui ſe preſenteront.

Il fallut encor ſortir de cette ſeconde Bourgade, pour nous tranſporter à la Capitale de tout ce païs, nommée Tionnontoguen, que les Iroquois ont rebatie, à un quart de lieuë de celle que les François brulerent l'an paſſé. Nous y fûmes eſcortés par deux cents hommes, qui marchoient en bon ordre; nous allions les derniers immediatement devant les Teſtes

blanches, & les plus conſiderables du païs. Cette marche ſe faiſoit avec une gravité admirable, iuſqu'à ce que nous eſtans rendus aſſés proche du Bourg, tout le monde s'arreſta, & nous fûmes complimentés par le plus eloquent de la Nation, qui nous attendoit avec les autres Deputez. Apres quoy, il nous introduiſit dans la Bourgade, où nous fûmes receus auec la decharge de toute l'artillerie, chacun tirant de ſa Cabanne, & deux pierriers faiſant feu aux deux bouts du Bourg.

Toute la harangue, que cet homme nous fit, conſiſtoit en ces deux mots; qu'ils eſtoient heureux de ce que le François venoit diſſiper les broüillars de l'air, dont la nation des Loups le troubloient, & remettre leur eſprit en bonne aſſiette

par l'assûrance de la paix, que nostre venuë leur donnoit; aprés quoy suivit le festin, qui consistoit à un plat de bouïllie de bled d'Inde cuit à l'eau, avec un peu de poisson boucané, & pour dessert un panier de citrouïlles.

Peut-estre s'estonnera-t'on que des Missionnaires acceptent des honneurs qui leur sont si magnifiquement deferez, & se trouvent à des festins, dont ces peuples ont de coûtume de regaler leurs Ambassadeurs; Mais & ces honneurs & ces festins sont à la Sauvage; C'est à dire de telle nature, qu'ils ne combattent point ni l'humilité, ni la temperance Chrestienne, au contraire ils fourniſſent les occasions de pratiquer avantageusement ces deux vertus; Il faut donc s'en tenir au sentiment de S. Paul:

Scio & humiliari, scio & abundare, & satiari & esurire.

Le iour de l'Exaltation de Sainte Croix estant destiné pour faire nos presens, c'est à dire pour parler en public sur le sujet de nostre venuë; toutes les six Bourgades d'Agnié s'assemblerent icy, hommes, femmes, & enfans & vieillards; & aprés auoir donné commencement à cette action, par le *Veni Creator*, dont le chant fut entrecoupé du son d'un petit instrument de musique, que ces peuples escoutét avec plaisir & avec admiration; le Pere Fremin harangua devãt toute cette grande assemblée, s'accommodant pour les discours & pour les postures à la façon de faire de leurs plus celebres Orateurs, qui ne parlent pas moins par gestes que de la langue. Il leur fit voir les grands biens

que produiſoient la paix, les malheurs qui accompagnent la guerre, dont ils auoient êprouvé les effets depuis un an, par l'embraſement de leur Bourg. Il leur reprôcha les perfidies & les cruautés qu'ils avoient exercées, avec tant de barbarie ſur nos Fráçois, ſans en avoir receu aucun mauvais traittement: il leur declara en ſuitte, qu'il venoit exprés pour changer cette humeur barbare, leur apprenant à viure en hommes, & puis à eſtre Chreſtiens; & qu'en ſuitte noſtre grand Onnontio les recevroit pour ſes ſujets, & les prendroit deſormais ſous ſa protection Royale, comme il a fait tous les autres peuples de ces contrées. Qu'aureſte ils ſe donnaſſent bien de garde deſormais d'exercer aucvn acte d'hoſtelité, ni ſur nous, ni ſur nos alliés.

Mais afin de leur donner plus de terreur & faire plus d'impreſſion ſur leurs eſprits, comme ces peuples ſe conduiſent beaucoup par les choſes exterieures; le Pere fit planter au milieu de la place, où ſe tenoit le Conſeil, une perche longue de quarante ou cinquante pieds, du haut de laquelle pendoit un collierde Pourcelaine; leur declarant que ſeroit ainſi pendu le premier des Iroquois qui viendroit tuer un François, ou quelqu'un de nos Alliés; qu'ils en avoient desja veu l'exemple par l'execution publique qui fut faite à Quebec l'année paſſée d'un homme de leur païs, qui avoit contrevenu à quelques uns des articles de la paix.

Il n'eſt pas croyable combien ce preſent ſi extraordinaire les eſton-

na tous; ils demeurent long temps la teſte en bas, ſans oſer ni regarder ce ſpectacle, ni en parler ; iuſqu'à ce que le premier & le plus eloquent de leurs Orateurs, ayant comme repris ſes eſprits, ſe leva, & fit toutes les ſingeries imaginables autour de cette perche ; pour declarer ſon eſtonnement. On ne peut pas deſcrire toutes les geſticulations que fit cét homme âgé de plus de ſoixante ans; que de regards inopinés à la veuë de ce ſpectacle, comme s'il en euſt ignoré la ſignification : que d'exclamations, en ayant trouvé le ſecret & l'interpretation ! que ſouvent il ſe prenoit horriblement par le goſier avec ſes deux mains, ſe le ſerrant eſtroitement, pour repreſenter, & en meſme temps donner horreur de ce genre de mort à une infinité de

de monde qui nous environnoit; en un mot, il employa toutes les figures des plus excellents Orateurs, avec une eloquence ſurprenante; & aprés avoir diſcouru ſur ce ſujet bien long temps, faiſant toûjours paroître des traits d'eſprit qui n'avoit rien de commun, il finit en nous delivrant les captifs que nous demandions, & nous donnant le choix du lieu, où nous voulions bâtir noſtre Chapelle, à la conſtruction de laquelle ils s'offroient de travailler en toute diligence: Ils nous deliurerent auſſi un François; qu'ils tenoient captif depuis quelque temps, & nous promirent la liberté de douze Algonquins, partie de la Nation des Nez Percez, partie de celle des Outaouacs, qu'ils nous remettront entre les mains pour les renuoyer chacun en leur païs.

ARTICLE V.

De l'eſtabliſſement du Chriſtianiſme dans le païs des Iroquois d'Agnié.

NOſtre Chapelle ayant eſté dreſſée par les ſoins des Iroquois meſmes, qui s'y apliquerent avec une ardeur incroyable; nous l'ouvriſmes & nous commencâmes à y faire entendre la ſainte Meſſe à nos anciens Chreſtiens, inſtruits autrefois par nos Peres dans leur païs des Hurons. Il faut icy auoüer qu'on ne pût s'empeſcher de verſer des larmes de ioye, en voyant ces pauvres captifs ſi fervents dans leurs devotions, & ſi conſtants dans leur Foy, depuis tant d'années, qu'ils ont eſté privés de toute inſtruction: C'eſt la recompenſe que Dieu nous donne

par avance, pour les petits travaux auſquels ce genre de vie ſi barbare nous engage pour ſon amour; Les iournées nous coulent ſans y penſer, & nous voyans obligez d'employer les huit heures de ſuitte à faire prier Dieu ceux qui viennent en la Chapelle, le reſte du temps ſe paſſe bien viſte aux autres fonctions Apoſtoliques.

Les meres nous apportent leurs petits enfans pour leur faire le ſigne de la Croix ſur le front, & elles s'accoûtument a le faire elles meſmes avant que de les coucher; leurs entretiens ordinaires dans les Cabannes ſont de l'Enfer & du Paradis, dont nous leur parlons ſouvent

Le meſme ſe pratique dans les autres Bourgs, à l'imitation de celuy-cy & on nous y invite de temps en temps pour leur aller admini-

ſtrer les Sacremens, & mettre ces Egliſes Naiſſantes en l'eſtat que cette Barbarie peut ſouffrir.

Dés la premiere viſite que le Pere Fremin a faite à une de ces Bourgades, il y a trouvé quarante cinq anciens Chreſtiens, qui luy ont cauſé & ont receu reciproquement bien de la conſolation; il a eſté obligé de rendre ce temoignage à la verité, declarant, qu'il n'euſt jamais crû ce qu'il a veu & experimenté, combien la pieté eſt bien en racinée dans l'ame de ces pauvres Captifs, qui ſurpaſſent de beaucoup en devotion le commun des Chreſtiens, quoy qu'ils n'ayent eu depuis ſi long-temps aucune aſſiſtance de leurs Paſteurs. Ils ſe ſont approchez des Sacremens, ils ont fait Baptiſer leurs enfans, & ont fait voir le

lieu où ils s'aſſamblent tous les ſoirs ſans y manquer, pour conſerver leur ferveur par les prieres publiques qu'ils font enſemble, où ſe trouuẽt auſſi quelques Iroquois, attirés par l'odeur de ce bon exemple, & perſuadez de la verité de noſtre ſainte Foy par une ſi genereuſe conſtance.

Comme les Iroquois ont fait des conqueſtes dans toutes les parties du Canada, ils nous donnent moyen d'ouvrir les Treſors de la grace à toute ſorte de Nations, par l'inſtruction de leurs Captifs.

Vne pauvre Eſclave priſe en guerre & amenée de la Mer du Nord, en reſſent heureuſement les effects, preſte de mourir, elle a receu le S. Bapteſme avec des diſpoſitions merveilleuſes.

Vne autre Captiue de la Nation des Loups, a eſté diſpoſée au Bapteſme, avant que d'eſtre brûlée ſelon la Sentence qu'on a portée contre elle. O qu'il y a de plaiſir de faire de ſemblables rencontres.

Nous ne prenons pas moins de ſoin pour la conſervation de la paix, que pour l'eſtabliſſement du Chriſtianiſme, parce que l'un depend de l'autre: c'eſt ce qui nous a fait faire tous nos efforts pour conſerver la vie à un Outaoüac, que les Iroquois d'Onnejout avoient envoié icy comme une victime deſtinée au feu. On le fit entrer dans ce Bourg, pour nous en dêrober toute connoiſſance; on prepare les feux qui devoient éclairer cette horrible nuit, choiſie pour cette cruelle execution. Par malheur il ne ſe

trouvoit icy pour lors aucun des Anciens, a qui il appartenoit d'arester ces violences; les ieunes gens qui ne respirent que la guerre, s'estoient desja saisis de cette proye, & l'avoient enfermée dans une Cabanne toute en feu, pour y executer à la sourdine leurs cruautés ordinaires: une femme Iroquoise m'en vint avertir en secret, (c'est le Pere Fremin qui parle) i'y cours incontinent, ie parle, i'exhorte, mais en vain: ie menace, ie fais retirer les femmes & les enfans: tous m'obeissent, à la reserve de deux hommes, qui nonobstant tous mes efforts continuerent à bruler ce miserable: ie fais le cry par toutes les ruës du Bourg; vieillards vous estes morts, enfans il n'y a plus de vie pour vous, la paix est

rompüe ; voila les Loups qui viennent d'un coſté, & de l'autre ie vois Onontio auec ſon armée ; Voſtre terre va eſtre renverſée, vos Champs, vos Cabannes, vos Bourgades vont eſtre ruinées. Aprés avoir couru toutes les ruës faiſant ces cris, ie m'arreſtay devant la Cabanne où l'on bruloit ce priſonnier, contre un des principaux articles de la Paix; mais la porte eſtoit baricadée: ie crie plus haut, diſant que tout le païs eſt perdu ; on ne me reſpond point. Ie trouve par bon heur un vieillard, parent de ceux qui eſtoient cauſes de cette tragedie; ie luy parlay ſi efficacement, & mes menaces eurent un tel effet ſur luy, qu'avec l'autorité que ſon âge & ſon alliance luy donnoit, il alla retirer ce pauvre homme du

milieu des feux, & mele remit entre les mains. Il fut bien guery de ſes bleſſures; mais la vehemence de la douleur, iointe à la peur, luy cauſa une fievre, qui m'a donné tout loiſir de l'inſtruire à mon aiſe, & le preparer à ſa derniere fin. De fait 24 iours aprés cet accident, il eſt mort en bon Chreſtien, & ie ne doute plus que ce n'ait eſté par une Providence toute particuliere, que i'ay fait tous ces efforts pour ſa liberté, afin de le delivrer en meſme temps des feux des Iroquois & de ceux de l'enfer.

Nous l'avons enterré avec bien de la ioye, & avec toute la ſolennité qui ſe peut garder dans le milieu de cette barbarie. Tous nos Chreſtiens y ont aſſiſté en bel ordre, & avec une modeſtie qui

a ravy les Iroquois, lesquels ont voulu voir cette ceremonie si extraordinaire, & qui ne s'estoit jamais pratiquée chez eux. Ainsi peu à peu nous establirons le Royaume de IESVS-CHRIST, sur les ruines de celuy de Satan, qui fait tous ses efforts au contraire, comme nous allons voir dans l'article suivant.

ARTICLE VI.

De l'yvrognerie des Iroquois d'Agnié & de ses malheureux effets.

IL y a bien des empeschemens à l'establissement de la Foy parmi ces peuples, dont on a assés parlé dant les Relations precedentes: un des plus grands dont on n'a pas encor fait mention, & dont le diable se sert bien avan-

tageuſement, eſt l'ivrognerie, cauſée par l'eau de vie, que les Europeans de ces coſtes là ont commencé à leur vendre depuis quelques années.

Elle eſt ſi commune icy, & y cauſé de tels deſordres, qu'il ſemble quelque-fois que tous ceux du Bourg ſont devenus fols tant eſt grande la licence qu'ils ſe donnent, quand ils ſont pris de boiſſon. On nous a ietté des tiſons à la teſte; on a mis nos papiers au feu, on a forcé noſtre Chapelle, on nous a ſouvent menacez de la mort, & pendant les trois & quatre iours que durent ces deſordres, & qui arrivent aſſés ſouvent, il faut ſouffrir mille inſolences ſans ſe plaindre, ſans manger, ſans repoſer; ces furieux renverſant tout ce qu'ils rencon-

trent, & meſme ſe maſſacrant les uns les autres, ſans eſpargner ni parens, ni amis, ni compatriotes, ni eſtrangers. Les choſes vont quelque-fois à un tel excés, qu'il nous ſemble que la place n'eſt plus tenable; mais nous ne la quitterons qu'avec la vie; & cependant nous travaillons toûjours à ramaſſer les precieux reſtes du ſang de IESVS-CHRIST, qui n'a pas eſté moins reſpandu pour ces pauvres Barbares, que pour le reſte du monde.

Quand l'orage eſt paſſé, nous ne laiſſons pas de faire nos fonctions aſſés paiſiblement; nous avons entre autres celebré la feſte de Noël avec toute la devotion imaginable de la part de nos Neophytes, dont pluſieurs ont aſſiſté à ſix Meſſes de ſuitte: ainſi Dieu

ne nous laiſſe pas toûjours dans l'amertume.

Nous avons bien quarante Hurons qui font profeſſion publique du Chriſtianiſme, & qui ſont pour la plus part en tres bon train, & dans une grande ferveur. Les trois premiers mois nous auons Baptiſé une cinquantaine de perſonnes, dont deux femmes Iroquoiſes & deux Algonquines ſont en voye de ſalut, comme nous avons ſujet de le croire, vëu les bons ſentiments, dans leſquels elles ont expiré; du depuis nous en avons encor bien Baptiſé cinquante; & de tout ce nombre, trente enfans. Sont avec toute aſſurance dans le Paradis.

Voila pour le preſent tout ce que nous pouvons dire de cette Miſſion de Sainte Marie, pour

laquelle nous concevons de grandes eſperances, ſi la paix dure, & ſi nos Iroquois ſont humiliés. Pour y contribuer, nous avons iugé qu'il eſtoit bon que le Pere Pierron, aprés avoir eſté chez les Hollandois, ou pluſtoſt les Anglois qui ſe ſont rendus Maiſtres de la nouvelle Hollande, entrepriſt le voyage de Quebec ſur les glaces, pour informer Monſieur le Gouverneur & Monſieur l'Intendant de l'eſtat de ce païs ; afin qu'ayants toutes les lumieres neceſſaires, ils puiſſent continuer ce grand ouvrage de la paix qu'ils ont ſi heureuſement commencé.

CHAPITRE III.

De la Miſſion de S. François Xauier chez les Iroquois d'Onneïout.

LE Pere Iacques Bruyas eſtant arriué à Agnié, en compagnie des Peres Fremin, & Pierron, ſe ſepara d'eux pour tirer vers la Bourgade d'Onneïout, qui eſt la ſeconde Nation des Iroquois Inferieurs; la moins nombreuſe en effet, mais la plus ſuperbe, & la plus inſolente de toutes. Il y arriva dans le mois de Septembre de l'année 1667. pour y ietter les fondemens d'une nouvelle Egliſe, à laquelle la Prouidence l'avoit deſtiné. Voicy comme il en parle.

Ie ne ſcaurois mieux commencer que par ce qui s'eſt paſſé en

ce iour, auquel i'ay eu la conſolation de dire pour la premiere fois la Sainte Meſſe dans ma petite Chapelle, qui vient enfin d'eſtre acheuée par les propres mains de nos Iroquois. I'eſpere que la feſte du Glorieux Archange S. Michel me ſera de bon augure, puis qu'il eſt le Prince de l'Egliſe, il aura ſoin de celle-cy, qui ne fait que naiſtre, & luy donnera accroiſſement.

Huit iours aprés que i'eus ouvert la Chapelle, Dieu m'a comblé d'une ioye tres ſenſible, dans l'heureuſe rencontre que i'ay fait d'une femme âgée de 50. ans, malade d'une oppreſſion de poitrine & d'une fievre continuë, qui dans ſes redoublemens la met à l'extremité. Cette Ame predeſtinée pour le Ciel, ayant oüy parler

parler à ſa fille de la priere que i'enſeignois a faire tous les iours, luy têmoigna qu'elle ſeroit bien aiſe de me parler pour ſe faire inſtruire: ie me tranſportay auſſitoſt dans ſa Cabanne, où ie trouvay un cadavre animé, plûtot qu'une femme vivante; Ce qui m'obligea de luy parler du bon-heur que les Fideles poſſederoient en l'autre vie, & luy ouvrir l'eſprit pour les autres Myſteres de noſtre Foy. Elle m'eſcoute avec attention, & m'aſſure qu'elle croit tout ce que ie luy dis; I'y retourne tous les iours à pluſieurs repriſes: enfin la voyant tirer à ſa fin, & d'ailleurs bien inſtruite, ie l'ay Baptiſée; & depuis i'ay toûjours reconnu dans elle vne affection tres fervente & tres ſincere pour la priere.

Vn peu avãt qu'elle expira, ie luy

fis faire les actes propres des moribons, iuſqu'a ce qu'ayant perdu la parolle, elle ne me parloit plus que par ſignes : neanmoins luy ayant monſtré le Crucifix, ie luy dis pour la derniere fois, Agathe, (c'eſtoit ſon nom de Bapteſme) voila celuy qui eſt mort pour toy, ne l'aime tu pas ? Veux tu encor l'offencer ? alors faiſant encor un effort, elle dit diſtinctement, oüy ie l'aime, iamais plus de peché ; ie croy en luy, il n'eſt pas menteur comme nous ; & la parolle luy ayant manqué auſſi bien que l'vſage de ſes mains qu'elle ne pouvoit plus remuer, elle me fit ſigne des yeux & de la bouche, d'approcher mon Crucifix, ce qu'ayant fait, elle le baiſa avec tant de devotion, que i'eus bien de la peine de ne pas donner quelques lar-

mes à un ſpectacle ſi nouveau, d'une perſonne élevée dans l'idolatrie, & inſtruite depuis ſi peu de temps.

C'eſt donc ainſi que cette pauvre Iroquoiſe eſt morte entre les bras de IESVS mourant; & c'eſt ainſi que Dieu detrempe les dégouts & les ennuis qui ſont inſeparables de la fonction où ie ſuis employé, & qu'il adoucit les amertumes de ma ſolitude.

Cette ſeule victoire ſur le demon eſt capable de me donner de nouvelles forces pour le combatre, & pour tout entreprendre, où il s'agira de la gloire de mon Maiſtre.

Cette bonne femme à laiſſé une fille, qui eſt un des beaux naturels que ie connoiſſe, & qui ne cedera pas à ſa mere, comme i'eſpere. I'ay ſceu d'elle une choſe

fort rare parmy les Sauvages, & que ie ne puis aſſés admirer dans la corruption vniverſelle des autres; c'eſt que jamais elle n'a violé la foy coniugale à ſon mari. On l'a ſouvent ſollicitée, & meſme on luy à ietté des ſorts pour la priver des fruits du Mariage, mais ni la ſterilité, ni toutes les menaces qu'ó a pû luy faire, n'ont eſté capables de l'ébranler tant ſoit peu dans ſon deſſein de garder la chaſteté coniugale.

Quelque temps apres le decez de cette Iroquoiſe, i'ay envoié au Ciel un petit enfant, que i'ay Baptiſé avant ſa mort: c'eſt un Ange qui priera pour la converſion de ſes Compatriotes. Quand ie n'aurois fait autre choſe que de contribuer au ſalut de ces deux Iroquoquois, ie m'eſtimerois bien payé

de tout ce que i'ay ſouffert, & de ce que i'eſpere ſouffrir à l'avenir. I'attens un grand ſecours de ces deux Ames innocentes aupres de Dieu.

Ie me perſuade qu'ils ont desja operé en la perſonne d'un Iroquois d'Agnié, habitué icy depuis pluſieurs années, dont la converſion à des circonſtances qui meritent d'eſtre raportées. Cet homme éſtoit malade il y a long temps, d'une fluxion ſur la poitrine, qui ne luy donnoit point de relâche; ſon mal augmenta beaucoup depuis un voyage qu'il voulut faire à Agnié, d'où il retourna avec une fievre continuë, qui l'obligea de chercher quelque remede pour ſoulager ſa douleur : i'avois par bonheur encore une medecine, que ie luy donnois plûtot pour gagner

ſon affection, que pour luy procurer une entiere gueriſon: en effet il me têmoigna déslors qu'ils ſouhaitoit depuis long-temps d'eſtre Chreſtien, & me pria de l'inſtruire auplûtoſt: ie commençay de le faire le mieux que ie pûs, mais le demon fit bien-toſt avorter tous ces bons deſſeins, & ie fus bien eſtonné lors qu'allant viſiter mon malade, ie le trouvay ſi éloigné de croire en IESVS-CHRIST, qu'il ne vouloit pas meſme me regarder. Il perſiſta huit iours entiers dans ſon opiniaſtreté, pendant leſquels il fut viſité d'un ſongleur, qui luy donna des grandes eſperances de recouvrer la ſanté, & luy fit concevoir vne plus grande averſion de la Robe noire. Cependant ie ne ceſſay de prier Dieu pour ſa converſion, voyant bien qu'il avoit peu de temps à vi-

vre, & i'interpoſay le credit de la Mere commune des Pecheurs envers ſon Fils, pour obtenir une parfaite penitence de cet infidele: apres quoy ie retournay en la Cabáne de ce miſerable, que ie trouvay ſi foible & ſi abatu, qu'à peine pouvoit il parler; & biẽ luy dis-je, tu vois ou ſe terminẽt les belles promeſſes de ton Iongleur, & tu reconnois maintenant l'inutilité de ſes ſortileges: ô que tu ferois bien mieux de me croire & de m'écouter, quand ie te promets, non pas de te rendre la ſanté pour quelques années, car ie mentirois, puis que ton mal eſt incurable; mais ie t'aſſûre que tu ſeras heureux dans le Ciel pour une Eternité. Courage, mon frere, tu as peché en refuſant d'entendre la voix du Maiſtre de nos vies; mais il eſt aſſés bon pour te

pardonner, ſi tu és marri de l'avoir offenſé.

I'adioûtay pluſieurs autres choſes que le S. Eſprit m'inſpira, & qui toûcha en meſme temps le cœur de ce pauvre homme qui ne ceſſoit de pleurer, & me diſoit en ſanglotant, i'ay peché mon frere, ie n'ay point d'eſprit, mais ne m'abandonne pas, aye pitié de moy, inſtruis moy ſans delay; ie ſeray plus ſouple deſormais à eſcouter ta parole, ie ne veux plus obeïr au demon : il accompagnoit ſes paroles de tant de larmes, que ie n'eu pas de peine à croire que Dieu ne l'euſt touché.

Ie recommencay donc mes inſtructions, apres leſquelles ie luy donnay le Bapteſme, auquel il a ſurueſcu huit iours, pendant leſquels ie ne ſcaurois exprimer la

ferueur & la devotion qu'il a temoignée pour la priere.

Trois iours devant ſa mort, il tomba en delire; mais quoy qu'il n'entendiſt rien, quand on luy parloit d'affaire, il ſembloit neanmoins rerourner en ſon bon ſens, quand ie luy parlois de la ptiere: l'eſprit luy retourna un iour avant ſon trépas, que ie paſſay aupres de lui, pour le faire ſouvenir de Dieu, & pour luy inſpirer des penſées propres pour l'eſtat, où il ſe trouvoit; mais il n'avoit pas beſoin de ma preſence pour cela, car il ne faiſoit que repeter iuſqu'au dernier moment de ſa vie, les paroles, IESVS ayez pitié de moy, ie ſuis marri de t'avoir offenſé.

I'attribüe cette converſion à la Sainte Vierge, qui l'a impetré de ſon Fils, & qui continuë ainſi à

me conſoler dans ma ſolitude.

Aprés ce coup de grace, i'eſpere avec la miſericorde de noſtre bon Dieu, qu'aucun malade ne m'eſchappera, ſans que ie le diſpoſe à la mort; quoy que le nombre en ſoit ſi grand, que i'ay bien de la peine à les viſiter tous, & ils pouroient bien donner de l'employ à un fervent Miſſionnaire.

Quelques bonnes Chreſtiennes Huronnes me viennent au ſecours; une entre autres nommée Felicité, qui fait parfaitement l'office de Catechiſte. Ie ſuis ſurpris de l'entendre quelque fois faire ſes exhortations à nos Catechumenes, & les inſtruire de l'importance de la priere, & de l'excellence de la Foy; ſi i'en avois beaucoup de ſemblables, tout ce Bourg ſeroit bientoſt converty.

Ces douceurs ſont entremélées de bien des Croix : la plus rude que i'ay eüe de ma vie, eſt d'avoir veu brûler icy quatre femmes, priſes ſur la Nation d'Andaſtogué, ſans que j'aye pû leur adminiſtrer le ſaint Bapteſme, pour les empeſcher de paſſer d'un feu veritablement bien cruel, & qui me faiſoit horreur, a un autre incomparablement plus rigoureux. I'ay fait ce que i'ay pû auprés d'elles, mais il m'a eſté impoſſible d'en tirer àucune raiſon. Il n'y a pas vn Onneïout dans ce Bourg, qui entende leur langue, & qui en ſoit entendu. O que ce m'eſtoit là une rude & peſante Croix, de voir ces pauvres victimes, ietter ſur moy du milieu de leurs flammes, des œillades tendres & ſuppliantes, comme pour me de-

mander quelque ſoulagement, & ne leur en pouvoit donner, ny pour les peines qu'elles ſouffroient alors, ny pour celles où elles alloient tomber.

I'ay eſté un peu conſolé dans mon affliction, par les bons ſentimens de la fille de noſtre Agathe, dont i'ay parlé, car m'eſtant venuë trouver lors qu'on amenoit ces Eſclaves, & qu'on les recevoit à la mode du païs, c'eſt à dire avec une prodigieuſe d'écharge de coups de baſtons; elle me demanda s'il y avoit du mal d'aller voir leur reception; declarant qu'elle eſtoit reſoluë de ne point ſortir de chez ſoy, de peur de déplaire à Dieu, par la veuë de ce ſpectacle d'horreur: cependant on faiſoit des cris & des huées par tout le Bourg, capables d'exciter la cu-

riosité des plus modestes, & il ne faut pas une moindre vertu pour s'abstenir de se trouver à ces ceremonies, qu'il en eust fallu autre fois, pour ne pas regarder les Entrées triomphantes, que faisoient les Romains dans leur ville, aprés quelque celebre victoire; puis que c'est à proportion la mesme chose à l'egard de nos Sauvages, qui mettent toute leur gloire à ramener des Captifs, & leur faire faire comme une entrée triomphante dans leur Bourg.

Le iour d'apres qu'on eût blûlé ces Captifs, cette bonne femme s'informa de moy, s'il y avoit du mal d'assister à ces executions, & luy ayant respondu qu'elle n'offenceroit point Dieu, si elle s'y trouvoit sans aucun mouvement de hayne ou de vengeance, &

ſans prendre plaiſir à la diſgrace de ces miſerables; ie n'ay pas oſé, me dit elle, y aller, dans la crainte de déplaire à Dieu. Ie n'ay point vëu de conſcience plus delicate: i'admire ſa generoſité à prier Dieu en face des plus libertins: ſi elle continuë comme elle à commencé, i'eſpere qu'elle ſera un iour l'appuy de cette Egliſe naiſſante. Peut-eſtre eſt-elle redevable de ce bonheur à ſon mari, Huron de Nation, autrefois Baptiſé par le feu Pere Garreau, homme d'un bon naturel, & fort porté aux choſes de ſon Salut.

C'eſt ainſi que ce petit troupeau va croiſſant: ie l'ay augmenté dés les quatre premiers mois, de cinquante deux Ames, à qui i'ay conferé le Sacrement de Bapteſme. Ce ſont la plus part des en-

fans ; car pour les Adultes, il faut y proceder avec un grand discernement, de peur de faire plus d'Apostats que de Chrestiens. Ils tiennent le songe comme une Divinité qu'ils adorent ; & ils ont l'instabilité du mariage, comme une porte ouverte au desordre de leurs convoitises ; ce sont deux grands obstacles à la Foy, & qui me rendent plus dificile à les admettre à l'Eglise : neanmoins si les prieres des Ames zelées pour la conversion des Sauvages obtiennent de la misericorde de nostre Seigneur, que nos Iroquois demeurent dans l'humiliation & dans la crainte ; i'espere qu'en peu de temps, nous pourons elever icy, sur les ruines de l'infidelité, une Eglise fleurissante, & reduire ces esprits de sang & de cruauté,

CHAPITRE IV.

De la Mission de S. Iean Baptiste, aux Iroquois d'Onnontaé.

NOvs suivons la situation des lieux, dans l'ordre des Chapitres; car apres la Nation d'Agnié, & celle dOnneïout, tirant entre le Midy & le Couchant, on rencontre Onnontaé, grande Bourgade, qui est le centre de toutes les Nations Iroquoises, & où se tiennent tous les ans comme les Estats generaux, pour vuider les differents qui pouroient avoir pris naissance entre eux, pendant le cours de l'année.

Leur Politique en cela est tres sage, & n'a rien de Barbare: car comme leur conservation depend de

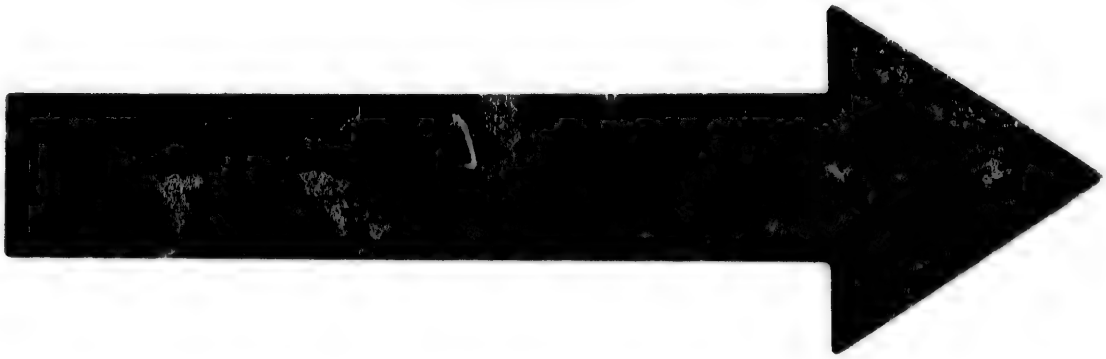
de leur vnion. Et comme il eſt dificile que parmy des peuples, où la licence regne avec toute impunité; ſur tout parmy les ieunes gens, il ne ſe paſſe quelque choſe capable de cauſer de la rupture, & de deſunir les eſprits; ils font châque année une aſſemblée generale dans Onnontaé, où tous les Dêputés des autres Nations ſe trouvent pour faire leurs plaintes, & recevoir les ſatisfactions neceſſaires, par des preſents mutuels, avec leſquels ils s'entretiennent ainſi en bonne intelligence. C'eſt ce qui fait que de toutes les Miſſions Iroquoiſes, celle ſur qui nous ietrons les yeux avec plus de complaiſance, eſt celle-cy; par ce que outre ce que nous en venons de dire, elle a receu toute la premiere les lumieres de l'E-

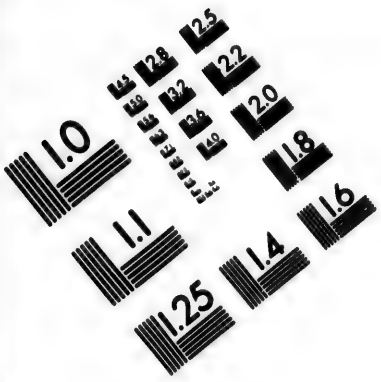
vangile, & peut paſſer pour la plus ancienne Egliſe des Iroquois.

La Providence a fait naiſtre une occaſion favorable pour luy donner commencement, ou plûtoſt pour retablir en ſon premier eſtat le Chriſtianiſme qui y eſtoit floriſſant, & le ſeroit encor, ſi la perfidie de quelques uns de ces Barbares n'euſſent chaſſé les Paſteurs, il y a plus de dix ans, par la guerre qu'ils renouvellerent alors contre les François.

Le Pere Iulien Garnier eſtant monté pendant l'Eſté dernier à Onneïout, pour y travailler conioinctement avec le Pere Bruyas, au ſalut de ces peuples, ſe vit obligé par tous les motifs de charité, de donner iuſqu'à Onnontaé, qui n'eſt éloigné que d'une petite iournée.

Il y fût receu avec tous les témoignages de cordialité & de bienveillance, qu'on peut souhaiter d'un peuple qui quoy que barbare & fort affectionné à nos Peres; iusques là qu'ils luy firent une douce violence pour l'empescher de retourner à son Poste, se mettans en devoir de le contenter en tout ce qu'il desireroit deux. Et comme il leur eut declaré qu'il ne pouvoit pas demeurer tout seul, & sans Chapelle, Garakontié, ce Fameux Capitaine, dont on a tant parlé dans les Relations precedentes, s'obligea de satisfaire à l'un & à l'autre: & de fait en peu de iours il mit sur pied une Chapelle, & aussitôt aprés entreprit le voyage de Quebec, pour visiter Monsieur le Gouverneur, qui avoit desiré de voir cet hom-





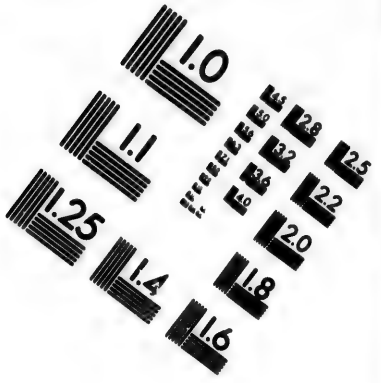
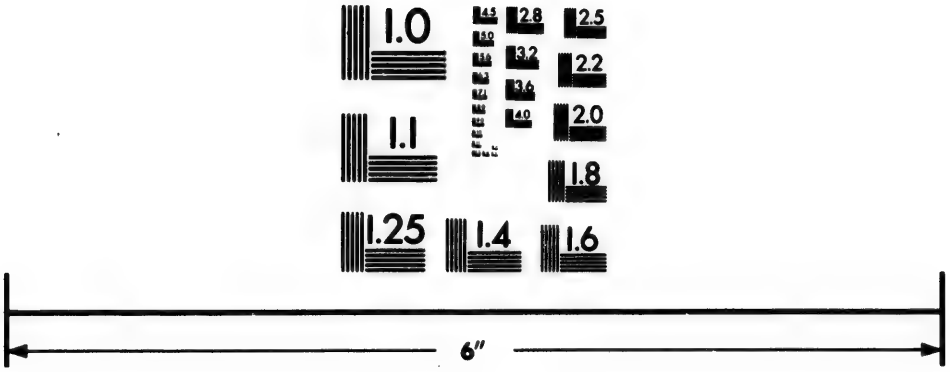
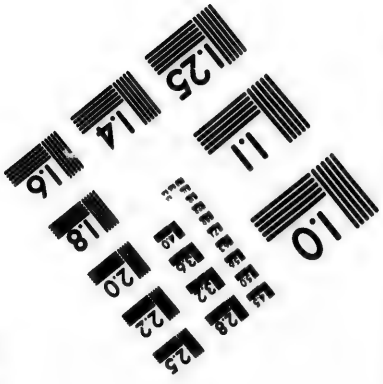


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

me ſi obligeant envers les François, & pour emmener avec ſoy quelques uns de nos Peres, qu'il venoit demander, & dont il vouloit eſtre le Conducteur en ſon païs.

Pour faire mieux reuſſir ſon Ambaſſade, il lie partie avec les quatre premieres teſtes du Bourg, qui repreſentoient les pricipales familles dont il eſt compoſé: En cette Compagnie il arriva à Quebec le 20. iour d'Aouſt dernier; où ayant paru devant Monſieur le Gouverneur & Monſieur l'Intendant, il fit cinq preſents, qui eſtoient comme les Truchemens des cinq paroles, qu'il portoit de la part de toute ſa Nation.

ARTICLE I.

Presens faits par Garakontié, Ambassadeur des Iroquois d'Onnontaé. Il parla en ces termes à Mr le Gouverneur.

IE me suis autresfois vanté d'avoir fait pour la Nation Françoise, ce que jamais parmy nous un Amy n'avoit fait pour un autre; ayant rachepté plus de vingt six de ses Captifs, des mains de ceux qui les auroient brûlés, si ie ne les eusse retirés; Mais maintenant ie n'ose plus me glorifier de ce que i'ay fait en ce point; dautant que vous, Onnontio! avez fait bien davantage pour nous, donnant la vie, non seulement aux Onneïout qui estoient parmy vous, tandis que ceux, de la part de qui ils venoient demander la paix, vous tuoient;

mais de plus la donnant à toute autant de perſonnes, qui compoſent nos cinq Nations, lors qu'y ayant mené une puiſſante armée, & pouvant mettre tout à feu & à ſang, dautant que chacun fuyoit devant elle, vous vous eſtes contenté d'humilier le ſeul Agnié; c'eſt en quoy vous avez ſurmonté l'eſperance que i'avois en la clemence des François; & c'eſt de quoy auiourd'huy ie vous viens remercier, & voudrois bien auſſi eſtre capable de remercier noſtre grand Roy Lovis, , de ce qu'il n'a pas deſiré noſtre ſang, ny noſtre totale ruine; mais ſeulement de nous humilier.

2. Ie viens auſſi nettoyer vos viſages des larmes, que le Pere Garnier nous a dit avoir decou-

lé de vos yeux, en ſuitte de la mort de nos gens tués par les Andaſtoë.

3. Le Pere Garnier en mettant le pied dans Onnontagué, dit que c'eſtoit Onnontio, qui luy avoit commandé partant de Mont-Royal, de nous venir viſiter, pour voir en quel eſtat eſtoit noſtre pauvre Nation. Cette courtoiſie nous a tellement gagné le cœur, que nous luy avons fait toutes ſortes de careſſes, & l'avons prié de ne nous point quitter; à quoi s'eſtant accordé, moyennant que nous luy fiſſions une Chapelle, & que nous luy vinſſons querir un compagnon, nous auons fait l'un & l'autre : La Chapelle fut faite deux iours aprés ſon arrivée; & maintenant nous voicy venus, premierement pour vous remer-

cier de ce que vous vous eſte ſouvenu de nous ; & puis pour demander vne Robe-noire pour luy ſervir de compagnon. Donnez nous auſſi un Chaſſeur.

4. Vous ne ſçauriez douter de ma fidelité; ie vous prie de croire que toutes nos Nations ſeront dorenavant dans le reſpect, qu'elles ont promis à vôtre grand Onnontio ; n'écoutez plus les Hurons fugitifs, qui vous veulent mettre en defiance envers nous.

5. Nous n'avons jamais tenu les Loups pour nos ennemis,& neanmoins ils nous tuent. Faites, ô Onnontio ! que voſtre voix retantiſſe dans leur païs; & que dorénavant ils n'infeſtent plus les chemins, que vous & nous tenons pour nous entreviſiter : car

autrement ils vous tuëront bientoſt, auſſi bien que nous.

Aprés qu'il eut ainſi parlé, on luy fit reſponſe par autant de paroles, accompagnées de cinq preſents.

Reſponſes données le 27. Aouſt 1668. aux paroles des Iroquois de la Nation d'Onnontagué portées par le Capitaine Garakontié.

LE François convient avec toy : tu as teſmoigné en toute occaſion, que tu l'aimois ſi fortement, qu'il en a receu des marques aſſurées, qui ne ſouffrent pas qu'on doute de la verité de tes paroles ; auſſi il t'a témoigné qu'il avoit cela fort agreable, & t'en a marqué ſa reconnoiſſance ; que les belles actions ſont eſtimées meritoires, quand elles ſe

ſoutiennent par une conduite toûjours égale. On eſpere que la tienne ne ſe dementira jamais, & que tu inſpireras à tes freres & à tes nepveux, de la tenir inviolable à l'egard des François ; puiſque tu reconnois en eux de ſi bons ſentimens de compaſſion & de clemence, & que tu és perſuadé, que pouvant deſtruire tes freres & tes nepveux, ils ont eu la bonté de ne le pas faire. Fais donc perdre la penſée que teſmoigne avoir quelque ieuneſſe eſtourdie, d'entre tes freres & nepveux, que ſi les François n'ont pas eſté deſtruire le Bourg d'Onneïout, c'eſt qu'ils ne l'ont pû, ou ne l'ont oſé faire ; & fais leur entendre, que quand il n'y auroit icy preſentement aucunes troupes capables de telle entre-

prise, ce grand Onnontio, nommé Lovis, est si puissant & si ialoux du respect que luy doivent ses enfans ; qu'il en envoyroit icy vingt fois davantage, qu'il n'y en a presentemẽt, au moindre advis qu'il auroit, que quelque Iroquois des cinq habitations auroit fait la moindre iniure, non seulement à ses propres Subjets ; mais encor à ceux des Nations Sauvages, qui se sont mis soubs sa protection, & qui l'ont reconnu comme leur Souverain, ainsi que tu as fait pour tes cinq habitations. Pour cela un present.

2. La part que le François a pris par ses larmes, à la mort de tes freres tués par les Andastogué, est un effet de la tendresse qu'il a en qualité de Pere, pour toy, comme pour son enfant ; &

la reconnoiſſance que tu témoigne pour la grace qu'il t'a fait en cela, l'obligera à t'en faire d'autres en toute occaſion; ainſi prens toûjours le chemin de teſmoigner de la gratitude pour les bien-faits receus; parce que c'eſt le moyen le plus propre de te conſerver ſa bienveillance & de te perpetuer ſa faveur. Pour cela un preſent.

3. On t'accorde d'autant plus volontiers ce que tu demande, que d'un coſté tu as bien receu la premiere grace, que l'on t'a faite par l'envoy du Pere Garnier, en le traittant favorablement; mais encore en le faiſant feſtoyer par toute ta Cabanne, & luy faiſant dreſſer une Chapelle, où il peut te faire faire la priere & à tes freres, pour te procurer ton

Salut & à eux; qui eſt le plus grand bien que tu puiſſes recevoir; & que d'ailleurs tu témoigne reconnoiſſance de ce bien receu. Pour cela un preſent.

4. Le François t'a desja dit qu'il n'a jamais douté, & doute moins encore au iourd'huy de ta fidelité & de la verité de tes paroles: & tu dois eſtre perſuadé qu'eſtanten eſtat de prevenir, non tes infidelités perſonelles, mais celles dont tes freres & tes neueux peuvent eſtre capables; ils ne te donneroient pas le temps de les faire paroiſtre, en portant chez toy la guerre & te detruiſant tout d'un coup, ſans qu'il reſtaſt des veſtiges de ta Nation; & pour marque qu'il ſe confie en tes paroles, & qu'il eſt aſſuré d'ailleurs qu'il te pourra toûjours punir, ſi tu

ſouffre qu'il s'en viole aucune, c'eſt qu'il t'envoie une Robe noire, & qu'il fera paſſer la ieuneſſe dans tes habitations, pour s'employer avec toy à la deffence commune. Pour cela un preſent.

5. Le François ne craint point le Loup, & il ne peut ſe perſuader qu'il le veuille tuer; & s'il l'entreprenoit, il ne ſeroit pas plus exempt de ſa ruine & de ſa deſtruction totale, que les autres ennemis. Il faut que tu ſcaches que le Loup a fait entendre que l'Iroquois luy faiſoit la guerre, & quoy qu'il n'y euſt que tes nepveux d'Onneïout & d'Agnié, à ce que tu pretends, il a fait connoiſtre qu'il y a eu ſouvent des ieunes gens de ta Cabanne, & des autres Nations ſuperieures, qui luy ont porté la guerre avec tes

neveux. Il ſeroit donc bon que tu fiſſe en ſorte que tes neveux ceſſaſſent de faire la guerre aux Loups, afin que le François peuſt avec iuſtice luy deffendre de la faire à l'Iroquois, de quelque Nation qu'il ſoit. Cependant l'on luy fera entendre à la premiere occaſion, qu'il te diſtingue, puis que tu ne veux point de guerre avec luy ; car nous voulós bien prendre tes intereſts en toutes les rencontres; & cette Nation des Loups à adjoûté, que quand il a recherché l'auteur de la mort, & qu'il s'eſt adreſſé à ceux d'Agnié & d'Onneïout, il a receu pour reſponſe, qu'ils n'eſtoient pas les meurtriers, & que les caſſe-teſtes venoient de vos trois Nations ſuperieures, Onnontaé, Gioen, Sonnontoüan.

Pour cela un preſent.

Les Ambaſſadeurs bien contents de ces preſens, s'en retournerent, emmenant avec eux le Pere de Carheil, & le Pere Milet pour travailler à leur converſion.

ARTICLE II.

Heureuſes rencontres pour le Bapteſme d'un Iroquois.

LE premier fruit de cette Miſſion, fut un coup de Providence bien favorable pour un pauvre moribond, que le P. Garnier trouva en chemin, ſur les bords du grand Lac Ontario, à trente lieuës d'Onnontaé. Cet homme Iroquois de Nation, avoit eſpouſé une Huronne Chreſtienne, à qui il eſt bien redevable de ſon Salut : Il eſtoit pour

pour lors si bas, d'une maladie qui le tenoit depuis deux ans, qu'il avoit presque perdu tout sentiment, n'entendant & ne connoissant plus personne; ce qui fut cause qu'il demeura fort long-temps, sans pouuoir répondre à tout ce que le Pere luy disoit; iusqu'à ce que revenant à soy, par un grand effort qu'il fit, il poussa ces paroles du fond du cœur, Ie meurs content, puisque Dieu m'a enfin accordé ce que ie luy ay si instamment demandé depuis deux ans. Il n'en peut pas dire davantage, mais sa femme estant survenuë là dessus, elle expliqua plus au long la pensée de son mari. O l'heureuse rencontre pour nous, dît cette femme, de t'avoir conduit icy si à propos pour disposer mon mari à mourir en bon Chrestien; i'avois

reſolu d'aller chercher une Robe noire iuſqu'à cinquãte lieuës d'icy, mais noſtre bon Dieu a prevenu nos deſſeins. Tu vois ce pauvre moribond, diſoit-elle au Pere, que i'ay fait prier Dieu tous les jours depuis le temps qu'il eſt malade, & ſur tout ie me ſuis appliquée cet Hyver dernier, à l'inſtruire des choſes de l'autre vie le mieux que i'ay pû: ie luy ay ſouvent repeté, que pour eſtre vray Chreſtien, il faut porter au Ciel tous ſes deſirs, & y placer toutes ſes eſperances; qu'il n'avoit plus rien à ſouhaitter en ce monde; qu'il ne luy reſtoit plus qu'à obtenir par ſes ferventes prieres, d'eſtre du nombre des Bienheureux dans le Ciel.

Voilà les propres paroles de cette bonne Huronne, par la bouche de laquelle le Saint Eſprit parloit;

ſur tout quand elle adioûta ces mots: Voicy le temps precieux, diſoit-elle à ſon mari, eſcoute maintenant la Robe-noire, c'eſt luy qui t'ouvrira la porte du Ciel à laquelle tu frapes depuis ſi long-temps.

Providence de Dieu infiniment adorable! depuis dix ans aucun Preſtre ne s'eſtoit trouué là, depuis deux ans ce malade a veſcu comme par miracle; & eſtant preſt de mourir, Dieu luy conduit comme à point-nommé le Pere, lequel eſtant preſſé de partir de ce lieu qui n'eſtoit qu'un paſſage, n'eut autre loiſir que de conferer le Bapteſme à ce moribond ſi bien diſpoſé, qui mourut le lendemain entre les bras & parmy les prieres de ſa femme, qui par ſes ferveurs luy avoit procuré ce bon-heur.

Voilà comme on trouve la Bre-

bis égarée dans ces vaſtes foreſts, il faut bien courir pour la rencontrer ; mais ce ſont des courſes heureuſes & des peines bien agreables quand elles ſe terminent au ſalut d'un pauvre Sauvage.

CHAPITRE V.

De la Miſſion de ſaint Ioſeph chez les Iroquois d'Oïogoüen , & de celle d'une Colonie d'Oïogoüens nouvellement eſtablie ſur les Coſtes du Nord du Lac Ontario.

LE Pere Eſtienne de Carheil & le Pere Pierre Millet eſtants montés aux Iroquois , comme nous avons dit, vont partager leurs ſoins & leurs travaux, l'un eſtant deſtiné pour Onnontaé, & l'autre pour Oïogouen.

C'eſt une quatriéme Nation Iroquoiſe éloignée de trente lieuës ou environ, de celle d'Onnontaé, montant toûjours entre l'Occident & le Sud. Ces peuples ſont aſſés bonnaces pour des Iroquois; iamais à proprement parler, ils n'ont porté les armes contre les François; & ſi quelques-uns l'ont fait, ce n'a eſté que par engagement de partie, & non par deſſein formé, ny moins par concert de toute la Nation. Ils ſont aſſés ſuſceptibles des bonnes impreſſions qu'on leur donne; Nous l'avons éprouvé, lorſque nous les cultiviós il y a dix ans, & le feu Pere Menard qui eſtoit leur Paſteur, s'eſt toûjours beaucou loué de leur docilité: Il avoit baſti une Chapelle au milieu de leur Bourgade, qu'ils frequentoient avec bien de l'affection

& cét Eſté dernier, l'Hoſte chez qui nous demeurions, a entrepris exprés le voyage, avec quelques uns de ſes compatriotes, pour venir demander de nos Peres, qui puiſſent reſtablir chez eux la Foy, que nous y avions plantée.

Nous y contentons leurs deſirs, leur accordant le P. de Carheil, qui va remettre ſur pied cette Egliſe, compoſée de quelques Iroquois, & d'un bon nombre de Hurons.

Mais parce que la crainte des ennemis a obligé quelques uns de cette Nation à s'écarter, & à s'aller placer ſur les Coſtes du Nord du grand Lac Ontario, ce detachement des Oïogouens, ou plûtoſt cette nouvelle peuplade avoit beſoin de Paſteurs pour confirmer l'eſprit de la Foy dans cette nouvelle Egliſe, que nous avons culti-

vuée pendant deux années ; & c'eſt ce qui a eſté fait dignement par M. de Fenelon & M. Trouvé, deux fervens Miſſionnaires, qui y ont eſté enuoyés par Monſeigneur l'Eveſque ; mais comme ils ne ſont partis que ſur la fin de l'Eſté, auſſi bien que les deux Peres, ny les uns ny les autres n'ont pas encor pû envoyer aucune nouvelle de ce qui s'eſt paſſé dans ces nouvelles Egliſes.

CHAPITRE VI.

De la Miſſion du S. Eſprit aux Outaoüacs.

IL n'eſt pas neceſſaire de repeter le denombrement de toutes les Miſſions qui dependent de celle-cy ; & dont il fut parlé de chacune en particulier dans la der-

niere Relation : il ſuffit de dire que les trauaux, la famine, l'indigence de toutes choſes, le mauvais-traitement des Barbares, les riſées des Idolatres, ſont les partages le plus pretieux de ces Miſſions.

Comme ces Peuples pour la plus part, n'ont jamais eu aucun commerce avec les Europeans, il eſt dificile de s'imaginer l'excés d'inſolence, où les porte leur Barbarie ; & la patience, dont il faut eſtre armé pour les ſupporter.

Il faut avoir affaire à vingt ou trente Nations, differentes de langage, de mœurs & de Police. Il faut tout ſouffrir de leur mauvaiſe humeur & de leur brutalité, pour les gagner par douceur & par affection : il faut ſe faire en quelque façon Sauvage avec ces Sauvages, mener une vie de Sau-

vage avec eux; viure quelquefois de la mouſſe, qui croiſt ſur les Rochers; quelquefois des arreſtes broyées, qui tiennent lieu de farine; quelquefois de rien, paſſant les trois & quatre iours ſans manger, comme eux; qui ont l'eſtomac fait à ces fatigues: mais auſſi qui mangent ſans s'incommoder, en un ſeul iour, pour huit iours, quand ils ont abondance de chaſſe ou de peſche. Les Peres Claude Alloëz & Louys Nicolas ont paſſé par ces épreuves; & ſi les penitences & les mortifications contribuent beaucoup à la converſion des Ames, on peut dire qu'ils menent une vie plus auſtere, que celle des plus grands Penitents de la Thebaïde; & ne ceſſent pas pourtant de s'employer infatigablement à leurs fonctions Apo-

ſtoliques; qui ſont de Baptiſer les enfans, inſtruire les Adultes, conſoler les malades & les diſpoſer pour le Ciel; ruiner l'Idolatrie, & faire retentir le ſon de leurs parole iuſques aux extremités de ce bout du Monde.

Le Pere Iacques Marquette eſt allé au ſecours auec noſtre Frere Louys le Boëme; & nous eſperons que les ſueurs de ces genereux Miſſionnaires, qui arrouſent ces terres, les rendront fertiles pour le Ciel. Ils ont Baptiſé depuis un an quatre vingt enfans, dont pluſieurs ſont en Paradis: C'eſt ce qui eſſuïe toutes leurs peïnes, & ce qui les fortifie à ſubir tous les trauaux de cette Miſſion.

La Providence leur fait encor goûter quelque douceur, quand elle leur fait tomber des malade

qui tendent à la mort, & qu'ils diſpoſent à la vie Eternelle.

C'eſt ce qui eſt arrivé en la perſonne d'un des plus conſiderables de ces Peuples; lequel eſtant Baptiſé depuis pluſieurs années, n'avoit eu aucune demeure ſtable, mais menant une vie errante par ces grands bois, rodoit tantoſt d'un coſté, tantoſt de l'autre, en cinq ou ſix cens lieuës de païs.

Dieu neanmoins diſpoſa ſi bien la derniere année de ſa vie, que contre ſa coutume, il ſe reſolut d'hyverner proche de la demeure du Pere Alloëz; ſans doute par un preſentiment de ſon bonheur, afin d'eſtre aſſiſté en ſa derniere maladie & en ſa mort, par le Pere, qui ne manqua pas à ce pauvre vieillard. Comme il fut preſt d'expirer, il fit ſon feſtin

d'adieu, à une grande Aſſemblée, qui fut convocquée pour cela de diverſes Nations. C'eſtoit pour garder leur coûtume, dont il ſe ſervit avantageuſement pour la Foy ; car il parla à tout ce grand monde, à la verité d'une voix mourante ; mais d'un ton de Capitaine, & en termes energiques, leur declarant qu'il avoit veſcu Chreſtien depuis long temps, & que mourant Chreſtien, il ſe tenoit aſſeuré du bonheur promis à tous les Croyans. Et qu'eux au conttaire, qui ne vouloient pas écouter la parole de Dieu, ſeroient tourmentés aprés leur mort par les Demons, bien plus cruellement ſans comparaiſon, qu'ils ne tourment ent un Iroquois, quand ils le tiennent entre leurs mains : qu'au reſte il

mouroit volontiers dans l'eſperance du Paradis, & que s'ils eſtoient ſages, ils ne differeroient pas davantage de ſuivre ſon exemple. Apres ces paroles qu'il donna à la Charité de ſes Compatriotes, il ſongea tout de bon à ſoy-meſme, & aprés s'eſtre confeſſé iuſques à quatre fois, il rendit ſon Ame, nous laiſſant tout ſujet de croire que Dieu luy a fait miſericorde.

On pouroit raporter d'autres exemples ſemblables, pour faire voir les reſſorts de la Divine Providence pour le ſalut de ſes Elûs. C'eſt à nous à cooperer fidellement à ce grand Ouvrage, & à aller chercher ces brebis errantes, quelques élogoignées qu'elles ſoient, & quoy qu'il nous en coûte, trop heureux d'y conſumer nos vies.

Il eſt vray que quelques-unes de ces Nations ont paru cet Eſté en nos Habitations, au nombre de plus de ſix cents Sauvages, mais ce n'a eſté que comme un eclair, & pour faire leur petit commerce avec nos François; qui n'eſt pas un temps propre pour les inſtruire; il faut donc les ſuivre chez eux, s'accommoder à leurs façons, pour ridicules qu'elles paroiſſent, afin de les attirer aux noſtres. Et comme Dieu s'eſt fait homme, pour faire les hommes des Dieux, un Miſſionnaire ne craint pas de ſe faire, pour ainſi dire, Sauvage avec eux, pour les faire Chreſtiens : *Omnibus omnia factus ſum.*

CHAPITRE VII.

De la Miſſion de Tadouſſac.

NOus traverſons plus de ſix cent lieuës de terre pour paſſer de la Miſſion des Outaouacs à celle de Tadouſſac. Celle là eſt la plus reculée de nous vers le Soleil couchant, & celle-cy eſt une des premieres qu'on rencontre vers le Levant, en montant le Fleuve de ſaint Laurent.

Le Pere Henry Nouvel, qui a ſoing de cette Egliſe, ne ſçauroit aſſez louer la pieté & l'innocence de ces Sauvages Chreſtiens, qui n'ont preſque plus qu'un demon à combattre, à ſçavoir l'yurognerie, laquelle ſeule cauſe plus de deſordres, que tous les autres demons enſemble.

L'eloignement des François, & la demeure qu'ils font ordinairement dans les Foreſts, les deliure de ces malheurs, & pendant tout l'Hyver, que le Pere a paſſé avec eux aux environs de Tadouſſac, il a remarqué dans ſes Neophytes les ferveurs de la primitive Egliſe, & l'innocence des anciens Anachorettes. Peut eſtre trouvera t'on qu'il y a de l'exageration en ce diſcours; mais Monſeigneur l'Eveſque qui a eſté témoing d'une partie de leur pieté, comme nous le dirons cy-apres, en eſt aſſés convaincu; Et il n'y a perſonne, qui connoiſſe le naturel des Sauvages, qui n'avoüe qu'on peut faire un Ange d'un Barbare, ſi on luy retranche la boiſſon enyvrante; comme nous n'experimentons que trop, qu'elle change les Chreſtiens en Apoſtats, &

& qu'elle desole les plus belles esperances de nos Eglises naissantes.

Le bon Reglement qui a esté mis pendant tout cet Hyver à Tadoussac, où l'on n'a veu aucun desordre en cette matiere, a esté suivy d'une Traitte avantageuse; & l'on a veu par experience que le grand moyen de rendre le François & les Sauvages riches dans leur negoce mutuel, est d'en exterminer tout commerce de boisson, qui provoquant tres iustement la colere de Dieu, n'en peut attirer que la malediction.

Que cecy soit dit pour encourager ceux qui ont en main le maniement des affaires de Tadoussac, à continuer dans le mesme train, qu'ils ont si heureusement commencé, & pour remercier de la part de nostre nouvelle Eglise,

Meſſieurs de la Compagnie des Indes Occidentales, de l'obligation qu'elle leur a, d'avoir commis le negoce de ces cartiers, à des perſonnes ſi fidelles à Dieu & aux hommes, & ſi zelées pour le bien des Ames; leur donnant deplus toute aſſeurence que par ce moyen, travaillant avantageuſement à leurs affaires temporelles, ils iettent les fondements d'une Egliſe qui leur ſera eternellement redevable.

Les premiers fruits qu'elle a donné cet Hyver au Ciel, ont eſté une ancienue Chreſtienne, nommée Luce, qui mourut ſaintement, aprés avoir receu les Sacremens avec des ſentiments de devotion tout à fait raviſſants; & une ieune fille agée de douze ans, à qui ſa premiere Cómunion ſer-

vy de Viatique. Il faudroit lire dans le cœur du Missionnaire, pour comprendre la ioye qu'il ressent, quand il voit ces Ames s'envoler dans le Ciel du milieu de la Barbarie.

Il ne fut pas moins consolé à la mort d'un autre enfant de trois ans seulement, qui suivit bientost celle dont nous venons de parler. Ses parens qui le voyoient languissant depuis long-temps, ne voulurent pas s'engager avec les autres Sauvages, dans les bois pour faire leur chasse; de peur que cet innocent ne mouruſt eloigné de la Chapelle, & ne pût recevoir les devoirs funebres, qui se rendent icy aux morts, selon l'usage, de l'Esglise dót ils font grand estat. Ils en firẽt un sacrifice à Dieu,

ſoit pour la vie, ſoit pour la mort, avec une reſignation qui n'a preſque point d'exemple, ſi tu nous le rens, diſoient-ils à Dieu, nous le donnerons à la Robe-noire pour ton ſervice : nous n'y prétendons rien; ſi tu le retires à toy, nous ſommes contents de te donner ce que tu nous a donné ; & nous t'abandonnons le cadet avec la meſme ſoumiſſion que nous t'avons preſenté l'aîné, que tu as pris à toy il y a cinq ans.

L'employ du Miſſionnaire pendant cét hyvernement, a eſté de faire des courſes aux environs du Fleuve du Saguené, pour chercher ſes brebis, chacune dans ſon cartier d'Hyver ; car les Sauvages ſont obligés de ſe ſeparer çà & là, afin de ne ſe pas nuire les vns

aux autres pour le voiſinage de la chaſſe.

Par tout où il les trouvoit, il faiſoit de leurs Cabannes des Chapelles pour y Baptiſer les enfans, & y adminiſtrer les Sacremens, & les inſtruire de la façon, dont ils ſe devoient comporter pendant les autres courſes qu'il eſtoit obligé de faire, pour ne laiſſer aucune de ces Egliſes errantes, ſans eſtre viſitées: elles ſont compoſées des Sauvages de Tadouſſac, & de quelques-uns de ceux de Sillery, de Gaſpé & des Papinachois.

Pendant ces excurſions, il a fait rencontre d'un nombre ſurprenant de lacs, grands & petits: il en vit vn entre-autres, éloigné de la Mer de ſept ou huit lieuës,

avec lequel il n'a aucun commerce apparent, & qui a neantmoins ſon flus & reflus tres reglé, & qui ſouffre des tempeſtes, comme celles de l'Ocean.

Il parla auſſi en paſſant à une bande de Chaſſeurs, qui ayants rencontré la piſte & le giſte du grand Orignal, le pourſuivirent un iour entier ſans le pouvoir joindre; voicy ce qu'ils racontent de cét animal extraordinaire.

Tous les plus grands Originaux ne ſont que de petits nains, comparés à celuy-cy: il a les jambes ſi hautes, que pour profonde que ſoit la neige, il n'en eſt iamais incommodé; au lieu que les autres y ſont comme enſeuelis; & c'eſt ce qui les fait prendre aiſé-

ment. Il a la peau à l'épreuve des fléches & des fuſils, & paroît invulnerable. Ils adjoûtent qu'il porte vne cinquiéme jambe, qui luy ſort des eſpaules, & dont il ſe ſert comme de main pour ſe preparer ſon giſte. Il ne va iamais ſeul & ne paroît point ſans eſtre eſcorté de grand nombre d'autres Orignaux ; & de fait nos Chaſſeurs diſent qu'ils en tuerent quinze en le pourſuivant ; c'eſt-ce qu'ils racontent de cét Orignal fabuleux.

Sur la fin de l'Hyver toutes ces Egliſes errantes s'eſtans ramaſſées à Tadouſſac, eurent la conſolation quelque temps apres, de jouïr de la preſence de Monſeigneur l'Eueſque de Petrée, lequel apres auoir fait par tout ſa viſite en Canot, c'eſt à dire à la mercy

d'une freſle eſcorce, & apres avoir parcouru toutes nos habitations depuis Quebec iuſques au deſſus de Montreal, donnant même iuſqu'au Fort de ſainte Anne, qui eſt le plus éloigné de tous les Forts, à l'entrée du Lac Champlain; voulut faire part de ſes benedictions à noſtre Egliſe des Sauvages de Tadouſſac, s'y eſtant rendu ſur la fin de Iuin, apres avoir bien ſouffert de la part des calmes & des tempeſtes de la Mer: voicy ce qui s'y paſſa.

CHAPITRE VIII.

Arriuée de Monſeigneur l'Eveſque de Petrée à Tadouſſac pour y faire ſa viſite.

LEs heureux ſuccés que Dieu a donnés aux armes du Roy

dans la Nouvelle France, faiſant ioüir nos Sauvages de Tadouſſac, auſſi bien que tous les autres qui nous ſont alliés, des agreables fruits de la paix; cette Egliſe, que la crainte de l'Iroquois avoit diſperſée çà & là, s'eſt heureuſement reünie dans ſon ancien poſte, qui eſt l'embouchure de la Riuiere du Saquenay, appellé Tadouſſac. M. l'Eveſque le ſçachant, & ayant eſté informé dés le Printemps de la ſatisfaction que les Sauvages de cette Egliſe auoient donnée à leur Paſteur, qui avoit hiverné avec eux dans les bois, fit ſçavoir qu'il les viſiteroit.

Cette nouvelle les conſola beaucoup; mais ſon arrivée à Tadouſſac, qui fut le 24. Iuin, les combla de ioye, qu'ils firent paroiſtre

en ſa reception ; car s'eſtans trouvés au nõbre de quatre cens ames à ſon debarquement, ils témoignerent par la décharge de leurs fuſils, & par leurs acclamations, le contentement qu'ils avoient de voir une perſonne qui leur eſtoit ſi chere, & dont la pluſpart avoit ſouvent experimenté les bontés.

Ils l'accompagnerent en ſuite en leur Chapelle d'Eſcorce, le feu ayant reduit en cendre celle qu'on leur avoit baſtie ; & là il leur fit dire le motif de ſon arrivée en ce lieu, à ſçavoir, pour ſe conjoüir avec eux de l'affection qu'ils témoignent avoir envers leur Chriſtianiſme, pour adminiſtrer le Sacrement de Confirmation à ceux qui ne l'ont pas receu, & pour les aſſeurer des bons ſenti-

mens que le Roy a pour eux, dont ils ont des marques bien evidentes, par la paix, à laquelle il a forcé les Iroquois.

Cela fait, la Charité de ce digne Eveſque les ravit, lors qu'au ſortir de la Chapelle, ils le virent entrer dans leurs Cabannes les unes aprés les autres, pour y viſiter les malades & les Capitaines; conſolant ceux la par ſa preſence, dont ils eſtoient confus, & par ſes charités qu'il eſtendoit ſur eux, ſur leurs pauvres vefves, & ſur leurs Orphelins; & encourageant ceux-cy à appuyer la Foy de leur autorité, & ſe maintenir toûjours dans les devoirs de veritables Chreſtiens; ce qu'il renouvella en un celebre Feſtin, leur recommandant ſur tout de n'oublier jamais les obligations inſi-

gnes qu'ils ont au Roy, qu'ils doivent conſiderer comme leur Libetareur, & comme celuy à qui ſeul aprés Dieu, ils ont l'obligation de leur repos & de leur vie.

Les quatre iours ſuivans furent employés à diſpoſer à la Confirmation, ceux qui ne l'avoient pas encore receuë. Ce Sacrement fut adminiſtré à diverſes repriſes, à cent quarante neufs perſonnes. La devotion, avec laquelle ils l'ont receu, & qu'ils ont fait paroiſtre par tout aillieurs, a ravi Monſeigneur, & luy a fait avoüer que les peines qu'il a priſes pour ce voyage, luy donnent une ſatiſfaction toute particuliere : de voir de ſes propres yeux le Chriſtianiſme en vigueur, & la pieté regner parmy ces pauvres Sauva-

ges, autant & plus que parmy beaucoup des Nations policées.

Dieu reſervoit à cette Miſſion la converſion de quelques Sauvages infideles, qui ont veſcu long temps parmy les Chreſtiens, avec une averſion eſtonnante du Chriſtianiſme, & qui ſe ſont trouvés ſi fortement touchés par la veuë & par les inſtructions de Monſieur de Petrée, qu'ils ont changé tout d'un coup de reſolution, & n'aſpirent plus depuis ce temps là, qu'au Bapteſme.

C'eſt un effet des benedictions qui accompagnent toûjours le Caractere, & qui va donner une nouvelle force à nos Chreſtiens, dans l'eſperance qu'ils ont de iouïr encore, les années ſuivantes du meſme bonheur.

CHAPITRE IX.

De l'Egliſe des Hurons à Quebec.

APres avoir parcouru les Miſſions eſtenduës tout à l'entour de nous, enfin nous voicy rendus à Quebec, où nous allons touver la fleur du Chriſtiamiſe des Sauvages : auſſi eſt-ce un reſte, petit à la verité, mais bien pretieux, d'une Egliſe autrefois tres floriſſante dans le païs des Hurons. Ceux qui ont eſté auteurs de ſa ruine, travaillent maintenant à leur ſalut : car depuis trois ans nous avons inſtruit icy à fond dans tous nos Myſteres, plus de 200. perſonnes venuës du païs des Iroquois, dont 60. ont eu le bonheur de receuoir le S. Bap-

teſme, pour la plus part, des mains de Monſegneur l'Eveſque. Ce ſont autant de coups de predeſtination pour ces pauvres Barbares, pluſieurs deſquels ſont morts entre nos mains avec des marques non communes de leur ſalut.

Vne pauvre femme de la Nation neutre eſt de ce nombre. Elle ne fut pas plûtoſt arriuée à Quebec, qu'elle y trouva la maladie, qui la mit à l'extremité: le Pere qui a ſoin de cette Egliſe, ſe haſte de l'inſtruire; & comme elle avoit un eſprit excellent, elle conceut tout en peu de temps, & ſe trouva en eſtat de recevoir le Bapteſme, ſi l'ancienne croyance des Infideles, qui eſtimoient que ce Sacrement avançoit la mort à ceux qui le recevoient, n'euſt fait

encor quelque impreſſion ſur ſon eſprit : Il falut que le Pere ſe ſerviſt du zele de quelques bonnes Huronnes, qui ſceurent ſi bien la deſabuſer, qu'elle demanda elle meſme d'eſtre Baptiſée, & il eſtoit temps, par ce qu'on ne luy donnoit pas un iour de vie : mais Dieu voulant la retirer entierement de ſon erreur, permit que ces eaux ſacrées luy fuſſent ſalutaires en meſme temps, & pour l'Ame & pour le corps. Cette gueriſon ſi ineſperée luy donna de ſi hauts ſentimens de la Foy, & la mit dans un train de devotion ſi rare, qu'elle ne marchoit point dans les ruës qu'en recitant ſon Chapelet, & ſervoit d'exemple, meſme aux plus ferventes de cette Egliſe.

Dieu voulut couronner cette ferveur,

ferveur apres seize mois qu'elle y employa, sans s'en démentir, & eut mesme la bonté de luy donner connoissance de la gloire qu'il luy avoit preparée ; comme elle le declara à une bonne Huronne qui se trouva aupres d'elle un iour avant sa mort : car elle l'assura, & du temps de son trépas, & du bon-heur qu'elle alloit posseder, disant qu'elle n'en pouvoit plus douter, apres les asseurances qu'elle en avoit receuës de si bonne part. Si cette bonne Huronne eust eu assez de curiosité, peut-estre aurions-nous sceu le mystere, dont la verité ne s'est que trop confirmée par une partie de l'évenement, estant morte iustement au temps qu'elle l'avoit predit.

ARTICLE I.

Conversion remarquable d'une jeune femme venuë des Hiroquois à Quebec, exprés pour s'y faire Baptiser.

VOicy de quoy admirer les traits de la Providence, qui par un enchaînement admirable se sert des uns pour convertir les autres, & de ceux cy pour procurer à d'autres le mesme bon-heur, dont ils ont esté faits participants.

Vne femme Iroquoise du Bourg de S. François Xauier aux Iroquois, avoit souvent entendu parler de la Foy à son mary Huron de Nation, autresfois Baptisé par nos Peres en son païs. Ces paroles luy avoient donné au

cœur, & luy avoient laissé un grand desir de pouvoir aboucher quelque Pere, pour estre éclairée plus particulierement sur les Mysteres, dont son mari l'entretenoit. Plusieurs années s'écoulerent sans pouvoir contenter ses desirs, & elle avoit déja lié partie avec ce bon Huron, pour aller ensemble faire leur chasse vers Montreal, & de là donner iusques à Quebec, & y trouver ce qu'elle souhaittoit depuis si long-temps.

Comme ils estoient prests de partir, voila une nouvelle qu'on apporte dans le Bourg, qu'une Robe-noire y venoit; c'estoit de vray le Pere Bruyas, lequel n'y fut pas plustost entré, que cette Iroquoise se fit Escoliere du Pere, & le Pere reciproquement se fit son

Eſcollier, pour apprendre d'elle les ſecrets de la langue Iroquoiſe, pendant qu'il luy découvriroit ceux de ſon ſalut: Elle eut à ſouffrir une grande perſecution de la part de ſes parens; & meſme de toute la Bourgade, qui eſt la moins portée à la Foy de toutes les Nations Iroquoiſes. On luy reprochoit qu'elle haſtoit ſa mort, & que la Foy qui avoit déja tué tant de monde, ne l'épargneroit pas: A quoy cette genereuſe Catechumene ne répõdoit rien autre choſe, ſinon, quand ie verray que ceux qui ne croyent pas, ne meurent point, i'écouteray vos remontrances; à moins que cela, vous ne gagnerez rien ſur mon eſprit. Donc aprés avoir eſté inſtruite un temps aſſez notable, Dieu voulut qu'elle remit le

voyage de Mont-Royal ; s'y étant renduë, elle fit instance auprés de son mari, pour descendre iusqu'à Quebec : Elle y fut instruite plus amplement par le Pere qui a soin de cette Eglise Huronne ; & fut si bien disposée, qu'elle se trouva en estat de recevoir en mesme temps, de la propre main de Monseigneur l'Evesque, trois Sacremens ; sçavoir, du Baptesme, du Mariage & de la Confirmation.

La joye qu'elle ressentit dans son cœur de ces heureuses rencontres, fut grande ; mais non achevée : Elle souhaittoit le mesme bon heur à ses parens ; entre autres à sa tante & à toute sa famille.

Elle presse donc son mary de retourner au plustost au païs, afin

de les avertir qu'ils fissent le mesme voyage, pour recevoir la mesme faveur. C'estoit plus de cent lieuës que la charité leur faisoit faire, mais Dieu les soulagea par un coup de Providence. Leur chemin estoit de retourner par Montreal, & ils y arriverent; & par une rencontre admirable, ils y trouverent ceux qu'ils alloient chercher bien loing. La joye fut égale des uns & des autres: mais parce que ces nouveaux venus n'auoient aucune connoissance à Quebec; ils avoient peine à se resoudre d'y aller. Venez avec moy, leur dit nôtre bonne Iroquoise; ie vous veux faire le plaisir tout entier, ie vous tiendray bonne compagnie; & retournant ainsi sur mes pas, ie ne les croy point perdus, estans em-

ployez pour un ſi bon ſujet. Ils vont donc tous enſemble ; & Dieu donna tant de benediction au zele de cette fervente Iroquoiſe, qu'en peu de temps ils furent parfaitement inſtruits par le Pere, & trouvez dignes du ſaint Baptême. Ils le receurent des mains de Monſeigneur l'Eveſque, avec une joye toute extraordinaire de ces bons Neophytes, qui ſe reſolurent de quitter leur païs, où ils eſtoient dans l'abondance, & s'arreſter à Quebec, où ils ne pouvoient vivre que par aumône, pour mettre leur Foy en plus grande ſûreté, la preferant à toutes les commoditez & les douceurs de leur patrie.

ARTICLE II.

Mort precieuſe & admirable d'une fille Sauvage, âgée de 14. ans.

NOus allons voir une mort bien aimable & precieuſe, auſſi fut-elle la recompenſe d'une vie auſſi illuſtre en vertu qu'il s'en puiſſe retrouver dans le plus ſaint Chriſtianiſme

C'eſt une fille qui a l'âge de quatorze ans, avoit la perfection des Ames conſommées. Peuteſtre aura-ton peine à cnoire que des Sauvages puiſſent arriver en ſi peu de temps à un ſi haut degré de perfection. Voicy neantmoins ce que la grace a operé en ce cœur innocent.

Elle eut dés ſon enfance une rare tendreſſe pourla pureté, &

elle ne ſçavoit ce que c'eſtoit que des divertiſſemens ordinaires aux enfans de ſon âge, tant elle apprehendoit d'y contracter quelque ſoüillure ; & l'on voyoit ſouvent cét enfant ſortir de ſa Cabanne, lors qu'on y entamoit quelque diſcours tãt ſoit peu méſeant ; ou bien jetter des œillades ſeveres, ſur ceux meſmes à qui la nature l'obligeoit de porter du reſpect, & elle leur impoſoit ſilence par un ſeul de ſes regards.

L'amour de cette vertu alloit roûjours croiſſant avec l'âge, & à quatorze ans, le iour meſme qu'elle mourut ; une perſonne qui n'eſtoit pas en aſſez bonne reputation, s'eſtant approchée de ſon lit, elle en eut tant de peine, que toute moribonde qu'elle étoit, elle obtint de ſa mere, qu'

elle la retournaſt de l'autre coſté, pour n'avoir pas devant les yeux un objet ſi deſagreable. S'eſtant fait mettre à l'eſcart, pour pouvoir paſſer les derniers momens de ſa vie hors du bruit, à s'entretenir avec Dieu, elle ne ceſſoit point de remercier Dieu, de ce qu'il la faiſoit mourir Vierge, & rendoit mille actions de graces à ſon Pere, de ce qu'il ne luy avoit iamais parlé de mariage: une ſeule choſe luy tenoit au cœur, de n'avoir peu acõplir avec une ſienne cõpagne de meſme âge, le deſſein qu'elles avoient formé enſemble de conſacrer leur Virginité à Noſtre-Seigneur, dans le Monaſtere des Meres Vrſulines, où elle aſpiroit de toute l'eſtenduë de ſes deſirs; à ce defaut, ſe voyant en danger de mort, elle obtint de ſon

Pere Spirituel de faire vœu de chaſteté perpetuelle, ce qu'elle fit avec une conſolation bien grande de ſes parens, qui n'avoient iamais rien veu de ſemblable dans aucun Sauvage.

La patience qu'elle fit paroiſtre pendant ſa derniere maladie, ne fut pas moins admirable. Elle avoit trainé plus d'un an dans une langueur continüelle, & ſe trouvoit ſi décharnée, que les os lui perçans la peau, il ne ce pouvoit faire qu'elle n'euſt beaucoup à ſouffrir, étant giſante ſur une écorce d'arbre; elle gardoit cependant une telle égalité d'eſprit, & une ſi grande ſerenité de viſage parmy ſes douleurs, qu'on iugeoit inſupportables, qu'elle donnoit de l'admiration à ceux qui la voyoient ſi paiſible, dans un eſtat ſi pitoyable.

L'unique peine qu'elle reſſentoit, c'eſtoit d'en donner à ſa mere, laquelle luy ayant promis de retenir ſes larmes; ce n'eſt pas encore aſſez, ma bonne mere, luy dît-elle, les ſoins que vous prenez de moy ſont trop grands, & la douleur que vous recevez de mon mal eſt exceſſive, puiſqu'elle vous empeſche de prendre voſtre réfection : Vivez, ma chere mere, & laiſſez moy mourir paiſiblement, & ſi vous avez tant de bonté pour moy, que de me rendre ſervice iuſques à la fin de ma vie; celuy que ie vous demande avec plus d'inſtance, eſt de ſuppleér à ma foibleſſe, qui m'empeſche de pouvoir reciter continüellement mon Chapelet. Dites-le en ma place; & pendant que vous ſerez cette priere de bouche, mon cœur ne

sera pas oyſif : Elle diſoit bien vray; car elle l'occupa en de ſaintes & de ferventes aſpirations iuſques au dernier ſoûpir, ſans que les convulſions de la mort prochaine l'ayent pû empeſcher d'avoir ſon cœur collé à Dieu; ce qu'elle fit bien paroiſtre apres un de ces Symptomes, pendant lequel ſes pauvres parens luy ſuggerans inceſſament des prieres, avec leſquelles ils deſiroient qu'elle expiraſt, elle leur faiſoit ſigne de la main pour les en empeſcher; & la parole luy eſtant revenuë, elle leur dît que ces bruits exterieurs interrompoient les entretiens de ſon cœur, qu'elle eſperoit bien continuër iuſqu'à ce qu'elle expiraſt.

Il y a long temps que Dieu la diſpoſoit à une ſi belle mort, par

des graces tout extraordinaires; elle en découvrit quelques-unes l'hyver dernier à ſa mere, luy diſant, que ſouvent la nuict on luy faiſoit ſentir des odeurs du Paradis, ſi raviſſantes, & qu'on luy rempliſſoit la bouche de ie ne ſçay quoy ſi delicieux, qu'elle en reſſentoit la douceur, & en goûtoit le plaiſir pendant toute la journée ſuivante; mais ces faveurs n'eſtoient pas ſteriles & ſans fruit, parce qu'elle entendoit à meſme temps une voix, qui luy parloit au cœur, de ne perdre pas une ſeule de ſes actions, ſans en faire un Sacrifice à Dieu.

Ce qui fut plus remarquable en ce genre de grace, fut la viſiſte dont la Sainte Vierge l'honnora trois iours avant ſa mort: voicy comme elle en fit le recit à ſon pere & à ſa mere, en preſence de

son Directeur. Ie ne dormois pas, dit-elle, cette nuict, lors que tout d'un coup j'ay veu entrer dans nôtre Cabanne une Dame Majestueuse, qui portoit un Enfant entre ses bras; Elle estoit accompagnée d'une autre Dame, qui me tira de l'ignorance où j'estois, qui estoit cette Dame; car elle me dît ces propres paroles. C'est Marie que tu vois là; ce n'est que pour te visiter qu'elle est venuë à toy, non pas pour t'instruire; tu as les Peres, écoûtes-les; & aprés ces mots, tout disparut, laissant mon esprit & mon cœur nâger dans des douceurs inimaginables. Sa mere luy demanda comment estoit habilée la Sainte Vierge? Ie ne sçay, dit-elle, quel nom donner à l'estoffe, dont elle estoit couverte; ce que ie sçay,

eſt qu'il en ſortoit de toutes parts des brillans ſemblables à ceux de ces Diamans qui ſe trouvent au tour de Quebec ; lors qu'ils ſont frappez des rayons du Soleil.

Mais voicy encore quelque choſe de bien merveilleux. Le ſoir qu'elle mourut, elle avertit que ſon ame commençoit à ſe détacher de ſon corps, & qu'elle s'en alloit bien-toſt mourir. A cette nouvelle, on va en haſte appeller ſon Confeſſeur, auquel d'abord qu'il fût entré, elle fit ſigne qu'elle avoit quelque choſe à luy communiquer. Il s'approche le plus prés qu'il pût, pour recevoir ces dernieres paroles, qu'elle prononça d'une voix mourante. Mon Pere, dit-elle, voila les Habitans Ciel, qui viennent

viennent prendre mon Ame, qui se detâche peu à peu de mon corps ; elle n'en pût pas dire davantage.

Deux heures apres, trois de nos Peres s'estants rencontrés à mesme temps dans sa Cabanne, iugerent qu'elle passeroit encor la nuit, tant ils la voyoient vigoureuse : c'est pourquoy l'vn des trois luy dît : Ma Fille ie m'en vay, i'espere vous retrouver demain en vie. Ces paroles si assurées, & ce qui se passa en suite, nous fait croire qu'elle avoit eu revelation de sa mort ; car le Pere, qui estoit resté pour la veiller, apres luy avoir suggeré plusieurs actes propres à son estat, qu'elle disoit avec grande application, la voulut laisser vn peu en repos, & en prendre aussi, s'estant mis à

ſommeiller ; à quelque temps de l'à le pere de la malade la voyant baiſſer notablement, dit qu'il falloit eveiller le Confeſſeur; attendez, dit la Moribonde, ie vous diray quand il ſera temps ; elle laiſſe encor paſſer environ une heure, aprés laquelle elle fit ſigne qu'on éveillaſt le Pere, lequel la trouva pleine de iugement, & dans une diſpoſition de cœur tout à fait raviſſante ; elle repetoit avec une ferveur admirable, quoy que d'une voix à demy articulée, les actes qu'il luy faiſoit faire, iuſqu'à ce que la parole luy ayant manqué avec les forces, elle fit un effort pour porter le Crucifix à ſa bouche, afin de le baiſer en expirant : mais n'ayant pas aſſez de force pour cela, elle mourut en cet effort,

aprés avoir pronócé ces deux mots IESVS ESKITENR, IESVS vous aurez pitié de moy. Elle expira ſi doucement, qu'on euſt iugé à la voir, qu'elle euſt eſté pluſtoſt ſurpriſe d'un paiſible ſomeil, qu'enlevée de la mort.

Ses parẽs n'ont pas peu contribué à luy procurer un ſi heureux treſpas. Pẽdant les 15. derniers iours de ſa maladie, ils cómunierent deux fois, non pas pour impetrer de Dieu la ſanté de leur chere fille, mais pour luy obtenir la patience dans ſon mal; & la vigueur d'un eſprit Chreſtien contre les frayeurs de la mort, & contre les tentations du demon: Apres quoy ils demeurerent ſi reſignez à la volonté de Dieu, en la perte qu'ils alloient faire de tout ce qu'ils avoient de plus cher & de

plus pretieux au monde, & ſe ſentirent remplis d'un zele ſi paſſioné pour l'aider à bien mourir, que c'eſtoit choſe eſtonnante, de les voir & les entendre parler à leur fille, toûchant le bonheur qu'elle avoit de quitter le monde, avant que d'en connoiſtre les corruptions.

Quelques iours devant ſa mort, une perſonne ſe preſenta à elle en ſonge; qui luy dît qu'elle n'en mourroit pas, & qu'elle habiteroit encore le nouveau Village qu'on leur preparoit ſur les terres de Sillery, & qu'elle verroit la belle recolte qu'on feroit dans les Champs qu'on y alloit cultiver. Elle raconta tout à ſa Mere, de qui elle eut cette reſponce: Ma fille c'eſt une illuſion du demon, qui ſous eſperance de ſan-

té, te veut empeſcher de te preparer à la mort; Non non, ma fille, n'eſcoute point ce menteur! ah mille fois heureuſe, ouy tu és mille fois plus heureuſe que ie n'eſpere d'eſtre, de mourir ſans eſtre ſoüillée des corruptions du ſiecle; qui ſçait, ſi tu vivois plus long temps, ſi tu n'en ſerois pas ateinte! ah que IESVS & MARIE t'embraſſeront volontiers, quand tu iras à eux avec ton innocence.

Voilà les propres paroles d'une Mere, & d'une Mere Sauvage, à ſa fille qu'elle aymoit plus que ſoy-meſme: Comme elles partoient d'un cœur tout affectueux, elles firent telle impreſſion ſur celuy de cet enfant, que depuis elle n'avoit point de paroles plus ſouvent en bouche, que celles-cy; ah qu'il me tarde que ie ne voye IESVS.

Le iour qui preceda la mort, ſa bonne Mere luy faiſant amiablement ſes plaintes, de ce qu'en la perdant, elle faiſoit une perte qui la touchoit bien ſenſiblement pour toutes choſes; mais particulierement parce qu'elle ne feroit plus les prieres dans la Cabanne les matins & les ſoirs, comme elle avoit de couſtume; Ie ſeray inconſolable, aprés la mort, luy dît elle, ſi tu ne me promets pour adoucir ma douleur, que tu feras dans le Ciel, ces prieres pour moy; elle fut bientoſt conſolée par l'aſſûrance que luy en donna ſa bonne fille.

Le Pere n'avoit pas moins de tendreſſe, ni moins de pieté que la Mere; quelque temps avant ſa mort, penſant qu'elle en eſtoit bien proche, il la prit dans ſon

ſein, afin qu'expirant ſur ſa poitrine & entre ſes bras, il en fiſt un Sacrifice à Dieu : La fille de ſon coſté ſe voyant ainſi preſte d'eſtre ſacrifiée ſur cét Autel vivant, voulut auſſi faire faire un Sacrifice à ſon Pere, & le pria de luy promettre, que tous les iours de ſa vie il reciteroit le Chapelet de la Sainte Vierge, qu'elle avoit toûjours tant aimée; & qu'elle s'engageoit auſſi de ſa part, & luy faiſoit promeſſe de le uenir querir à ſa mort, s'il pratiquoit conſtamment cette devotion ; c'eſt à quoy il s'accorda bien volontiers. Tout cela reſſent-il le Sauvage?

Nous conclurons le recit de cette pretieuſe mort, par un acte de generoſité, que firent paroiſtre les parens, qui non ſeulement ne

verſerent pas une larme, ni avant ni'aprés la mort d'une ſi chere & ſi aimable fille; mais encor ayant convoqué tous leurs compatriotes à un feſtin qu'ils leur firent: Vous ſçavez, mes freres, dît le pere de la defunte, quels ſont les regrets que de tout temps noſtre Nation temoigne ſur la perte de nos prôches, quand la mort nous les ravit: vous ſçavez que pendant pluſieurs années le cœur & l'eſprit des vivans demeurent comme enſevelis dans le tombeau de leurs morts; mais ie vous prie de croire que cette coûtume n'a pas eu d'effet ſur mon eſprit à l'egard de la fille que Dieu a retirée à ſoy: mon Ame ne la pas ſuivie dans la foſſe; mais bien dans le Ciel; car une ſi ſainte mort ne me permet pas de douter qu'elle

n'y ſoit; c'eſt à nous à nous en procurer une ſemblable, & c'eſt le bonheur que ie vous ſouhaitte, & que nous devons demander à Dieu tous les iours de noſtre vie.

Le tout ſe termina par une priere publique que tous ces bons Chreſtiens adreſſerent à Dieu, pour obtenir cette faveur: & il y a bien de quoy le remercier de ce qu'il donne de ſi bons ſentimens à ces pauvres Barbares; & admirer ſur tout dans ce narré qui eſt tres fidele, & auquel on a obmis quãtité de choſes tres remarquables, que c'eſtoit une fille de quatorze ans, c'eſtoit une fille Sauvage, de parens Sauvages, & eleuée parmy les Sauvages: mais Dieu n'a point d'egard ny au Grec, ny au Barbare, lors qu'il ſe veut communiquer à une Ame: Tout age, toute

Nation y eſt propre, quand on ſe ſoûmet à ſes deſſeins & quand on correſpond fidellement à ſes graces.

Lettre de Monſieur l'Eveſque de Petrée à Monſieur Poitevin Curé de S. Ioſſe à Paris.

MONSIEVR,

Le zele que Noſtre Seigneur vous a donné pour cette Egliſe Naiſſante, qu'il luy a pleu confier à noſtre conduite, & les ſoins que vous continuez de prendre avec tant de charité pour tout ce qui peut contribuer à ſon accroiſſement, m'obligent à vous faire part, à mon ordinaire, de l'eſtat, auquel elle ſe trouve preſentement; le ſecours des Eccleſiaſtiques que vous nous avez envoié

par les premiers Vaisseaux ; nous est venu fort à propos pour nous donner le moyen d'assister divers lieux de cette Colonnie, qui en ont un notable besoin, & sans lesquels ils auroient esté destitués de tout secours.

La venuë de Monsiëur l'Abbé de Queylus avec plusieurs bons ouuriers tirés du Seminaire de S. Sulpice, ne nous a pas moins apporté de consolàtion : nous les avons tous embrassés, *in viscéribus Christi*; ce qui nous donne une ioye plus sensible, est la benediction de voir nostre Clergé, dans une Sainte disposition de travailler tous d'un cœur & d'un mesme esprit à procurer la gloire de Dieu & le salut des Ames, tant des François que des Sauvages.

Les tendresses de pere que le Roy

fait paroiſtre pour ſa Nouvelle France, & les deſpenſes notables qu'il fait pour la rendre nombreuſe & floriſſante, fournit à tous une fort ample moiſſon, pour employer dignement leur zele & conſumer leur vie pour l'amour de noſtre Seigneur IESVS-CHRIST, qui leur a par ſa bonté infinie, donné les premieres inſpirations de la luy venir conſacrer, dans une Egliſe, ſur laquelle il a dés ſon berceau verſé ſes plus tendres benedictions ; & dont il continuë de la combler inceſſamment.

L'humiliation dans laquelle ſont preſentement nos ennemis, ne nous a pas ſeulement ouvert la porte à la converſion des Infideles, dans les Nations les plus éloignées ; mais encor les a rendus eux meſmes capables de prendre

part à ce bonheur. Les Peres Ieſuites s'y employent toûjours, avec le meſme zele qu'ils y ont travaillés depuis 40. ans: I'en ay receu des temoignages ſenſibles, apres le retour de nos viſites, dans celle que nous avons fait ce Printemps à Tadouſſac, 30. lieuës au deſſous de Quebec; ayant trouvé les Sauvages de cette Miſſion, dans des diſpoſitions telles, que depuis qu'il a pleu à noſtre Seigneur de nous donner la conduite de ce Chriſtianiſme, ie ne ſçache rien qui m'ait donné plus de conſolation. Nous y avons reconnu quelle benediction ſe peut eſtre à ces nouveaux Chreſtiens de ſe trouver hors des occaſions des boiſſons enyvrantes, leſquelles à raiſon de la foibleſſe qu'ils y ont, cauſent des excés de dé-

ſordres parmy eux, qui nous font ſouvent gemir devant Dieu, & deplorer le mal-heur de ceux qui en ſont la cauſe; Cette Egliſe de Tadouſſac exempte de ce mal, eſt dans une pieté vrayement ſolide & Chreſtienne; nous y avons donné la Confirmation à cent quarante-neuf tres-bien diſpoſez à recevoir les effets de ce Sacrement.

Si Noſtre-Seigneur me donne autant de ſanté l'an prochain, que j'en ay eu ce Prin-temps, j'eſpere encore y retourner; car je vous avouë que s'ils ont témoigné de la joye de nous y voir, nous n'en avons pas moins reſſenti de noſtre coſté en cette viſite.

I'ay donné Miſſion depuis un mois, à deux tres-vertueux & bons Ouvriers, pour aller dans

une Nation Iroquoiſe, qui s'eſt établie depuis quelques années aſſez proche de nous, du coſté du Nord du grand Lac, nommé Ontario, dont la communication ne nous eſt pas difficile ; L'un eſt Monſieur de Fennelon, duquel le nom eſt aſſez connu dans Paris; & l'autre Monſieur Trouvé. Nous n'avons peu encore ſçavoir le ſuccez de leur employ ; mais nous avons tout ſujet d'en eſperer un tres grand fruict.

Comme le Roy m'a témoigné qu'il ſouhaittoit que l'on tâchaſt d'élever à la maniere de vie des François, les petits enfans Sauvages, pour les policer peu à peu ; j'ay formé expres un Seminaire, où j'en ay pris un nombre à ce deſſein ; & pour y mieux réuſſir, j'ay eſté obligé d'y joindre

des petits François, deſquels les Sauvages apprendront plus aiſément, & les mœurs & la langue, en vivant avec eux. Cette entrepriſe n'eſt pas ſans difficulté, tant du coſté des enfans, que de celuy des peres & des meres, leſquels ont un amour extraordinaire pour leurs enfans, à la ſeparation deſquels ils ne peuvent preſque ſe reſoudre; ou s ils la ſouffrent, il y aura une peine tout à fait grande, qu'elle ſoit pour beaucoup de temps; à raiſon que pour l'ordinaire les familles des Sauvages ne ſont pas peuplées de beaucoup d'enfans, comme celles de nos François, où dans la pluſpart, en ce Païs, ils ſe trouvent 8. 10. 12. & quelquefois juſques à 15. & 16. enfans: Les Sauvages au contraire, n'en ont pour la pluſpart que deux

deux ou trois, & rarement ils paſſent le nombre de quatre: ce qui fait qu'ils ſe repoſent ſur leurs enfans, lors qu'ils ſont un peu avancez en âge, pour l'entretien de leur famille, qu'ils ne peuvent avoir que par la Chaſſe & d'autres travaux, dont les peres & les meres ne ſont plus capables, lors que leurs enfans ſont en âge, & en pouvoir de les ſecourir; à quoy pour lors il ſemble que la Loy naturelle oblige indiſpenſablement les enfans. Cependant nous n'épargnerons rien de ce qui ſera de nos ſoins, pour faire réüſſir cette heureuſe entrepriſe, quoy que le ſuccez nous en paroiſſe fort douteux.

Les Preſtres de noſtre Seminaire des Miſſions Eſtrangeres, ne nous ayans pas moins fait paroiſtre de ſoin & de vigilance dans l'éducation des enfans de ce Païs, que nous leurs avons donnez à former à l'eſtat Eccleſiaſtique, qu'ils nous ont donné des marques de leur zele dans les travaux qu'il y a à ſouffrir dans tous les lieux des habitations de ce Païs, où nous les employons ; Nous avons eſtimé ne pouvoir rien faire qui ſoit plus à la gloire de Dieu, & pour le bien de noſtre Egliſe, que de leur confier de nouveau la direction de ce ſecond Seminaire : d'autant plus que nous avons jugé à propos de le renfermer dans l'enceinte de

noſtre Seminaire, dans laquelle nous avons fait accomoder un logement propre à ce deſſein. Il a déja, graces à Dieu, pris ſes premiers commencemens depuis un mois.

Ie ſupplie Noſtre-Seigneur, au Nom de la Tres-Sainte Famille, en l'honneur & ſous la protection de laquelle noſtre Seminaire eſt étably, d'y vouloir donner le ſuccez & la benediction que nous nous en promettons.

Voila ſuccintement ce que je puis avoir pour le preſent à vous dire de ce qui regarde noſtre Spirituel. Souvenez-vous, je vous conjure, de recommander à Noſtre-Seigneur, au ſaint Autel, les beſoins de noſtre Troupeau, &

d'implorer ſa Divine Miſericorde pour celuy qu'il luy a plû en établir le Paſteur ; & me croyez avec verité,

Monſieur,

A Quebec ce 8. Novembre 1668.

Voſtre tres-humble & obeïſſant ſerviteur, FRANÇOIS, *Eveſque de Petrée, premier Eveſque de la Nouvelle-France, nommé par le Roy.*

CHAPITRE DERNIER.

De la Miſſion de ſaint Michel dans la cinquiéme Nation des Iroquois à Sonnantoüan.

DEpuis que cette Relation a eſté achevée, nous recevons icy à Quebec une heureuſe nouvelle à la veille du départ du dernier Navire, aujourd'huy 10. Novembre; que des Ambaſſadeurs de Sonnontoüan, ſont arrivez tout fraichement à Montreal, venans demander deux de nos Peres, pour les inſtruire; & qu'ils ont envoyé à Monſieur nôtre Gouverneur, un beau Collier de Pourceline pour cét effet.

En meſme temps nous appre-

nons que le Pere Fremin, qui étoit depuis un an dans la Miſſion d'Annié, ayant eſté fortement invité par des deputez de Sonnontoüan, d'aller chez eux pour y commencer la Miſſion ; eſtoit party d'Annié le 10. d'Octobre, pour ſe rendre à Sonnontoüan, ayant laiſſé en ſa place le Pere Pierron, tout nouvellement revenu du voyage qu'il avoit fait à Quebec.

Ainſi dans les cinq Nations Iroquoiſes nous y avons heureuſement cinq Miſſions. Cette derniere de ſaint Michel, eſtant elle ſeule plus peuplée que toutes les autres ; c'eſt un champ qui demande un puiſſant ſecours : d'autant plus que l'eſperance de la moiſſon y eſt tres-grande, tant à

cauſe du naturel plus doux & plus traitable de ceux de cette Nation, qui ſont plus Laboureurs & plus Marchands, qu'ils ne ſont Guerriers; qu'à cauſe qu'il y a quantité de Hurons qui s'y ſont retirez: & principalement une Bourgade toute entiere, où il y avoit quantité de Chreſtiens, qui faiſoient une Miſſion conſiderable, que nous appellions de ſaint Michel, dans l'ancien Païs des Hurons, lors que la guerre des Iroquois le deſola en l'année 1649.

Quelques perſonnes de pieté ont déja commencé la fondation de cette Miſſion: nous en verrons les fruits, Dieu aidant, l'année prochaine.

LETTRE CIRCVLAIRE de la mort de la Reverende Mere Catherine de ſaint Auguſtin, Religieuſe Hoſpitaliere de Quebec, decedée le 8. May 1668.

MA Rde MERE,

La Divine providence me donne une matiere à vous entretenir cette année, ſur la plus ſenſible des Croix que Noſtre-Seigneur m'ait fait ſentir depuis que ie ſuis au monde; & ſur la perte la plus conſiderable que peut porter noſtre Communauté au regard des ſujets qui la compoſent. C'eſt

par la mort de noſtre tres-aimée Sœur de ſaint Auguſtin, qui n'étant qu'à la trente-ſixiéme année de ſon âge, & la vingtiéme de ſa Profeſſion, a eſté trouvée dans le comble de ſa perfection, par celuy qui ne met le terme de nos vies, qu'en celuy de ſa volonté, & de noſtre fidelité à l'aimer. Sa parfaite correſpondance à tous les deſſeins de Dieu ſur elle, & la liberté qu'elle avoit donnée dés ſon plus bas âge à cét eſprit adorable, pour ſe faire luy-meſme le tyran de ſon amour propre, luy acquirent une grande facilité pour la pratique des plus ſolides vertus. Auſſi auroit-on dit qu'elles avoient pris naiſſance avec elle, tant la grace & la nature agiſſoient de concert dans cette

chere ame. Ie ne vous diray rien preſentement du détail de pluſieurs graces extraordinaires, dont Noſtre-Seigneur l'avoit avantagée. Cela ſe fera lors que nos Superieurs le jugeront à propos pour la gloire de Dieu. Mais ſeulement, ie vous diray, ma tres-chere Mere, pour noſtre commune conſolation, les choſes que ie ne puis ſuprimer ſans injuſtice, en ayant eu une parfaite connoiſſance, avec toute noſtre Communauté. Noſtre chere defunte avoit receu des preventions de grace fort conſiderables, dés ſon enfance meſme; leſquelles furent cultivées par le grand ſoin que prit de ſon education, Mademoiſelle ſa grande mere, aupres de laquelle elle a eſté élevée. Vous

ſçavez aſſez, Ma tres-chere Mere, que la maiſon de cette bonne Damoiſelle eſtoit pour toute ſa famille, une vraye maiſon d'oraiſon, & pour le prochain, la retraite & le refuge des pauvres. C'eſtoit un lieu où noſtre chere Sœur prit les premieres impreſſions de l'eſprit d'hoſpitalité; & d'un grand degagement des mal-heureuſes maximes du monde, dont elle conçeut un admirable dégouſt; auſſi s'en retira-telle dés ſa treiziéme année, qu'elle entra chez nos Meres de Bayeux, accompagnée de ſa ſœur aiſnée, & ſuivie toſt apres de ſa bonne grande Mere, qui y a conſommé ſa vie dans toute la ſainteté qui eſt connuë à tout noſtre ſaint Ordre. Monſieur de Launey Iourdan, ſon ayeul ma-

ternel, grand homme de bien, homme d'oraiſon, & grand aumônier, dont la vertu a eſté eſtimée de tout le monde, voyant un jour cette petite innocente, n'étant pour lors âgée que de deux ans; eut un preſentiment de ſa future ſainteté. Voyez, dît-il à ſes domeſtiques, cette petite fille ſera un jour Religieuſe, une grande ſervante de Dieu, & une ſainte. En effet eſtant en l'âge de prendre l'habit de Religion, elle le fit avec toute la joye poſſible, tant de ſa part, que de la Communauté de nos Meres de Bayeux, qui dés lors voyoient en elle des diſpoſitions toutes ſaintes. Son Noviciat ſe paſſa avec la ferveur & le zele que l'on eût pû ſouhaiter dans un âge plus avancé. Les

grands desirs qu'elle avoit de souffrir, luy firent prendre la resolution de tout quitter & de tout perdre pour se donner entierement à son Espoux. Nous avions demandé quelques Religieuses de France pour nostre secours ; Elle s'y presenta d'un courage invincible, surmontant les oppositions qui se presenterent de tous les costez, avec tant ferveur, qu'il estoit aisé de voir dés lors que la grace pouvoit tout sur elle, & que la nature n'y avoit point de part. Cõme elle avoit receu une grande éducation de Messieurs ses parens, & qu'elle estoit d'un naturel affectueux, & tout de feu, elle avoit pour eux une reconnoissance & des tendresses extremes, & s'estoit s'arracher le cœur à soy-mesme, a

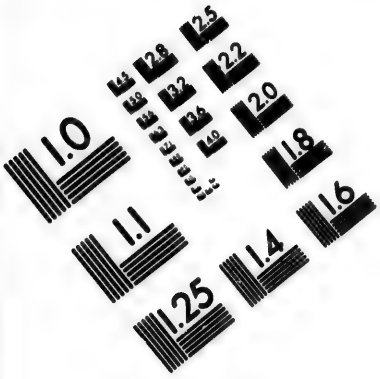
t'elle dît quelquefois, que de ſe ſeparer d'avec eux ; & plus encore de la Communauté des Religieuſes de Bayeux, où elle eſtoit aimée de tout le monde, & où elle avoit ſa grande Mere & une Sœur, & une Superieure, ſa parente, Fondatrice de cette Maiſon, avec leſquelles elle eût paſſé ſaintement & doucement ſa vie, eſtant toutes grandes ſervantes de Dieu: Mais l'amour de Dieu l'obligea à ne point s'écouter ſoymeſme en ce rencontre.

Monſieur ſon Pere, duquel elle avoit eſté toûjours fort cherie, s'oppoſa de toutes ſes forces à ſon deſſein ; meſme preſenta Requeſte en Iuſtice, pour l'empeſcher, ſe rendant inflexible. Mais nôtre genereuſe pretendante aux ſouf-

frances de Canada, ctût que gagnant le Ciel, elle gagneroit ſa cauſe. Elle eut recours à Dieu, faiſant vœu de vivre & de mourir en Canada, ſi Dieu luy en ouvroit la porte; & meſme elle alloit ſigner de ſon ſang le vœu qu'elle en avoit déja écrit, ſi ſa Maiſtreſſe des Novices ne fût ſurvenuë, lors qu'elle ſe picquoit, pour offrir ainſi les premices de ſon ſang à Dieu. Peu apres le cœur de Monſieur de Lompré, ſon pere, ſe trouva heureuſement changé. Noſtre-Seigneur permit que ce bon Gentil-homme, ſe ſentant inquiet & chagrin, demanda à voir une Relation nouvellement venuë du Canada: en la liſant, ſon cœur ſe ſentit tout ému ſur ce genereux Sacrifice, que vouloit

faire sa fille, de soy-mesme; & il conceut une si vive apprehension que Dieu ne luy demandast compte à l'heure de la mort, de l'opposition si oppiniastre qu'il faisoit à ses volontez, & aux dessеins que le Ciel avoit sur sa fille; que touché de cette pensée qui le pressoit fortement, il accorda à Dieu, ce qu'il avoit refusé aux hommes. Toutefois sa douleur luy en fut si sensible, qu'il en tomba malade à l'extremité. Les tendresses de la Mere, pour qui cette chere fille avoit tous les amours possibles, ne servirent qu'à faire paroistre la force de sa Vocation pour le Canada, & ce que peut l'amour de Dieu, sur un cœur qui déja est tout à luy, voulant y estre. La fille n'avoit pas encore

encore seize ans accomplis, pour faire sa Profession, & toutefois le temps pressoit pour le voyage: ce qui obligea les Superieurs de permetre qu'elle feroit sa profession en chemin, lors qu'elle auroit l'âge, qui manquoit seulement de quelques iours. La Mere de l'Assomption, Profesſe de Dieppe, qui devoit faire le méme voyage avec elle; eut les commissions necessaires pour cét effet. Elle sortit donc de Bayeux, regardant le Canada, comme le lieu où IESVS-CHRIST l'appelloit, où elle devoit estre la victime de son saint Amour. Ce fut à Nantes que nostre genereuse Novice fit sa profession, dans la Chapelle de Nostre-Dame de Toute-loye: il fallut promptement se rendre à la Rochelle, où se faisoit l'embar-



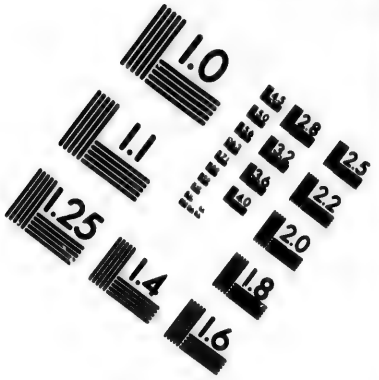
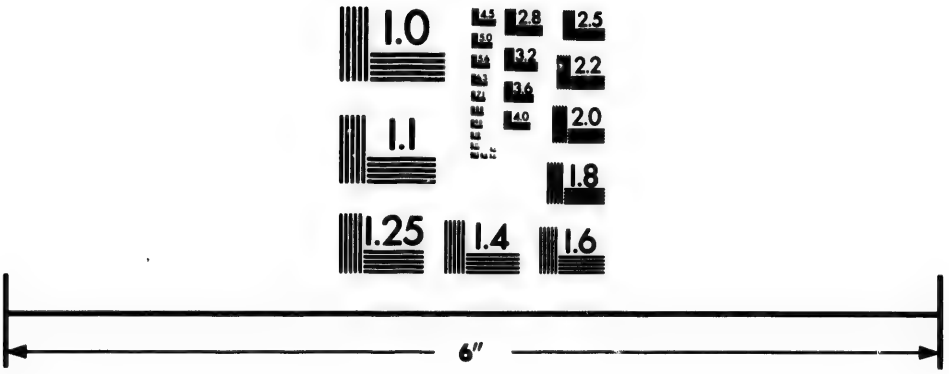
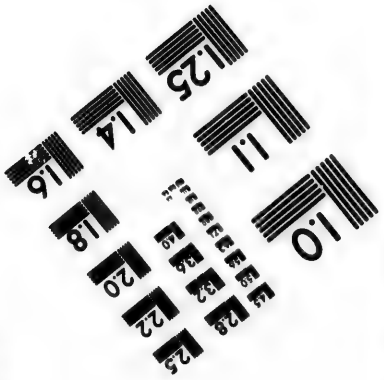


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

quement. Elle ne fut pas ſi toſt embarquée, que la Croix, dont l'amour avoit déja fait de ſi fortes impreſſions dans ſon cœur, environna ſon corps, par une maladie contagieuſe, qui la mit à l'extremité. C'eſtoit une fiévre continuë, la plus ardente & la plus violente du monde, avec une ceinture tout autour du corps, compoſée d'onze charbons de peſte, & la peſte-meſme; ſur mer, dans un Navire, où quelque ſoin que l'on puiſſe avoir d'un malade, on peut dire que tout quaſi luy manque, mais ſa vertu ne luy manqua pas; ny la tres-Sainte Vierge, qu'elle avoit priſe pour ſa tres-bonne Mere, qui luy apparut, qui la toucha, & la guerit, & qui luy donna ſa benediction, avec aſſeurance qu'elle

auroit un ſoin tout particulier d'elle ; dont cette Mere de bonté s'eſt fidelement acquittée iuſques au dernier ſoupir de ſa vie. Leur navigation fut de trois mois : & Dieu enfin nous la donna, avec des joyes de part de d'autre, inconcevables. Nous jugeaſmes, dés la premiere entreveuë, que c'eſtoit un precieux treſor pour cette maiſon, ſon exterieur avoit un charme le plus attirant, & le plus gagnant du monde, il n'eſtoit pas poſſible de la voir, & de ne la pas aimer : ſon naturel eſtoit des plus accomplis que l'on euſt pû ſouhaitter, prudente, avec ſimplicité ; clairvoyante, ſans curioſité ; douce & debonnaire, ſans flaterie ; invincible dans ſa patience, infatigable en ſa Charité ; aimable à tout

le monde, ſans attache à qui que ce ſoit; humble, ſans aucune baſſeſſe de cœur; courageuſe, ſans qu'il y eut rien d'altier en elle; Nous ſçavons qu'elle n'épargnoit aucunes peines, dans les occaſions de gagner une ame à Noſtre-Seigneur, ſoit par ſes prieres, ſoit par ſes mortifications; juſqu'à s'eſtre abandonnée à la Divine Iuſtice, en qualité de victime; qui vrayment ne la pas épargnée, & qui luy a fait ſentir la peſanteur de ſon bras, puniſſant terriblement en elle, les pechez de ceux pour leſquels elle ſe ſacrifioit. Nous ſçavions bien que ſes infirmitez corporelles eſtoient grandes, & continuës; & nous voyons qu'elle les ſupportoit ſaintement, & toûjours d'un viſage égal, rependant une joye pleine de pieté, dans le

cœur de ceux qui la voyoient. Mais nous avons eſté ſurpriſes depuis ſa mort, lors que nous avons apris que depuis ſeize ans Dieu avoit éprouvé cette Ame forte, par des ariditez & tentations, des abandons interieurs, & des delaiſſemens extremes; à tel point que les demons d'enfer revoltoient, ce ſemble, toutes ſes puiſſances, contre Dieu; ſans que iamais ils ayent obtenu d'elle la moindre obeïſſance en quoy que ce ſoit; ſon cœur armé de Dieu eſtant plus fort que tout l'enfer. Auſſi avons-nous apris de bonne part, qu'outre les ſaintes habitudes de toutes les vertus, qu'elle avoit acquiſes dés ſon enfance, en un eminent degré, le Ciel eſtoit de la partie avec elle; quantité de ſaints du Paradis, les Anges, la Sainte Vierge & S.

Ioſeph, & IESVS-CHRIST-meſme, luy eſtants apparus ſouvent, pour la fortifier, la conſeiller, la proteger; & combattre avec elle: ſur tout, le Pere Iean de Brebeuf, heureux Martyr des Iroquois, dans le païs des Hurons, qui luy avoit eſté donné du Ciel, comme ſon Directeur; toutefois avec une entiere ſubordination à ſon Directeur ordinaire. Ce directeur Celeſte luy approiſſoit tres-ſouvent, & ſouvent ſans luy apparoiſtre, ſe rendoit ſi preſent à elle, qu'elle le ſentoit, & recevoit ſes impreſſions, avec autant d'efficace & de certitude, qu'un homme aveugle qui ſeroit pres du feu, eſt certain que ce feu l'échauffe, & qu'il n'en eſt pas éloigné. Souvent elle a eu aſſeurance de ſon ſalut, de la part de divers Ss, & de la Sainte Vier-

ge, & meſme IESVS-CHRIST: & diverſes fois, pour l'encourager aux ſouffrances, qui luy eſtoient preſentées du Ciel, qui attendoit ſon conſentement, la place qui luy eſtoit preparée dans le Ciel luy a eſté montrée, de plus en plus éclatante en lumiere & en gloire, lors que plus elle approchoit de ſa mort, & de la fin de ſes combats. Elle a eſté une fois tranſportée en Enfer, ſoit de corps, ſoit d'eſprit, elle ne le pouvoit dire: là, elle y vit trois abiſmes ſi differens pour la cruauté des tourments, & pour la rage des damnez, & des Demons contre eux; que le premier abiſme ne luy paroiſſoit quaſi rien en comparaiſon du ſecond, ny celuy cy en comparaiſon du troiſiéme, les ayant veus l'un apres l'autre: quoy qu'à la veuë

qu'elle avoit eu du premier, elle ne crût pas qu'il y peuſt avoir des peines plus terribles. Et la place luy fut montrée, qui auroit eſté ſon enfer a toute eternité; ſi elle n'euſt eſté fidele à la grace de Dieu. Souvent des Ames de Purgatoire luy ont apparu dans leurs peines, qui luy demandoient ſon aſſiſtance, meſme quelques-unes de ceux qui eſtoient morts en France, avant que la nouvelle en fuſt venuë en ce païs; les Navires qui ne viennent de France qu'au Printemps, n'y eſtans pas encore arrivez. Et ſouvent elle voyoit ces Ames, qui au ſortir du Purgatoire venoient la remercier de ſa Charité. Mais ce qui eſt bien remarquable, c'eſt que ſon humilité a eſté ſi adroite à ſe cacher, meſme à nos yeux, que nous n'avons rien

ſceu, qu'apres ſa mort, de tout ce qui eſtoit de ces graces ſi extraordinaires de Dieu ſur elle ; quoy que ſes ſolides vertus, qui ſont la veritable Sainteté, nous la fiſſent connoiſtre pour une Religieuſe accomplie, pleine de Dieu, & qui gagnoit les cœurs à Dieu. Sa fidelité à reprimer tous les mouvemens de la nature, luy avoit acquis un tel empire ſur ſes ſens, que l'on euſt dit que la vertu eſtoit née avec elle. Et bien que l'eſprit de Croix & de Penitence l'accompagnaſſent en toutes occaſions, ce n'eſtoit toutefois que pour elle-meſme : elle n'eſtoit à charge qu'à ſon amour propre, avec lequel elle eſtoit dans un continuel divorce : toutes ſes complaiſances eſtoient appliquées pour le prochain, s'ajuſtant d'une merveil-

leuſe façon aux differentes humeurs de chacun, ſe faiſant tout à tous, afin de gagner tout le monde à ſon Divin Eſpoux. Son cœur obligeant la rendoit le refuge de toutes les perſonnes qui avoient beſoin de ſecours & de conſolation ; elle n'en renvoyoit aucune ſans une parfaite ſatisfaction. Sa Charité & ſa bonne conduite, ont paru avec edification à tout le monde, dans les offices de Maiſtreſſe des Novices, de Depoſitaire, & d'Hoſpitaliere. C'eſt en ce dernier, où ſon cœur trouvoit plus de quoy ſatisfaire à l'amour du prochain, & à la mort de ſoy-meſme. Souvent la Providence de Dieu aiant permis qu'on luy envoyât des malades, qui n'avoient pas moins de neceſſité de la ſanté de l'Ame, que de celle du

corps; elle les gagnoit si doucement & si efficacement à Dieu, que plusieurs ont avoüé luy estre redevables de leur salut. L'edification generalle qu'un chacun en a receu, est un témoignage public, que pas un ne peut dementir. Dans la maison elle estoit la premiere au travail, & des plus ferventes à se mortifier en tout ce qui regardoit sa personne; choisissant toûjours pour soy les choses les plus incommodes; supportant tout des autres; excusant tout, sans iamais s'excuser soymesme, mais plustost desirant que ses defauts fussent connûs à tout le monde. Bon Dieu, disoit-elle souvent, puisque nous ne sommes que ce que nous sommes devant Dieu, pourquoy cherchons nous à paroistre autrement aux yeux

des hommes. En un mot, elle a remply en peu d'années, les deſſeins de la divine providence ſur ſa chere ame. L'heure eſtoit venuë qu'il falloit recompenſer ſes travaux, & couronner ſa vertu, en terminant ſa vie, par toutes les marques qui peuvent faire connoiſtre combien la mort des ſaints eſt precieuſe devant Dieu. Le 20. d'Avril de cette preſente année 1668. elle fut attaquée d'un crachement de ſang qui ne dura que fort peu, & qui nous fit croire que ce ne ſeroit rien: neantmoins la fiévre l'ayant priſe, avec de grandes douleurs de poitrine, les Medecins iugerent que quelque rameau s'eſtoit ouvert, qui degorgeoit ſur les parties nobles: on eſſaya en vain d'y apporter quelques remedes. Le 3. de May, qui

eſtoit le iour de ſa naiſſance ; à la meſme heure qu'elle naſquit, ſes douleurs redoublerent notablement ; non ſeulement les corporelles ; mais nous avons appris qu'en meſme temps les ſouffrances interieures de l'eſprit creurent auſſi à proportion ; la divine juſtice ſatisfaiſant aux deſirs de cette innocente victime qui s'offroit continuellement pour les pecheurs, & pour les Ames de Purgatoire, pour leſquels elle la faiſoit ſouffrir d'un façon eſtonnante, inconcevable à ceux qui n'adorent pas avec amour les conduites de Dieu. Dés le premier moment de ſon mal, elle renouvella ſon eſprit de ſacrifice ; & par une mort continuelle de ſes propres ſentimens, elle pria une de celles qui luy rendoient quelques ſervices, de ne la

cõſulter ſur ſes propres beſoins ; & ſur tout, de ne luy donner aucun moyen de prendre aucun ſoulagement par ſon propre choix. Iamais elle ne refuſa rien de ce qu'on luy preſenta, quelque dégouſt qu'elle en peuſt avoir. Sa ſoûmiſſion, ſa douleur & ſon humilité furent en toutes façons à l'épreuve ; tout luy eſtant agreable, pourveu qu'il ne vint point d'elle. Nous n'avons pû remarquer la moindre ombre d'impatience pendant toute ſa maladie ; le peu d'eſtime qu'elle faiſoit d'elle-meſme, l'obligeant de recevoir les petits ſervices, que chacune de nos ſœurs taſchoient de luy rendre, avec des ſentimens d'une ſi grande reconnoiſſance, que l'on euſt dit qu'elle s'eſtimoit indigne, que l'on penſaſt à elle.

Son mal prenant de nouveaux accroiſſemens, on iugea à propos de luy donner les derniers Sacremens, qu'elle receut avec des diſpoſitions toutes ſaintes. Le Lundy au ſoir, ſeptiéme de May, elle fut fort preſſée d'une palpitation de cœur, qui n'avoit rien de ſemblable. On entendoit un cliquetis qui ſe faiſoit au deſſous du cœur, à la façon de deux pierres de fuſil, dont on voudroit faire l'eſſay. Sur la minuit on la leva aupres du feu, où elle eût une grande foibleſſe, dont eſtant revenuë, on envoya querir le Pere Chaſtelin ſon Confeſſeur. Apres qu'on eût achevé les prieres des agonizans, eſtant effectivement dans l'agonie, n'ayant plus ny poulx ny mouvement, ſes yeux, l'eſpace d'un bon quart d'heure, regar-

doient fixement au Ciel, en la maniere d'une perſonne fort appliquée. Toute noſtre Communauté eſtoit fort attentive à la conſiderer en cét eſtat, que nous iugeaſmes n'eſtre pas ordinaire: & nous croyons avec probabilité, qu'elle receut en ce tranſport de ſon eſpit, une parfaite cónoiſſance de ſa mort: Car revenant tout d'un coup à ſoy, & ayant un plain uſage de ſes ſens, elle dît d'une voix libre & intelligible, parlant à Dieu, *J'adore vos divines perfections, O mon Dieu, j'adore voſtre divine juſtice, je m'y abandonne de tout mon cœur.* Puis ſe tournant vers noſtre Communauté, avec un viſage fort guay, & un renouvellement de forces, qui nous ſembloit fort extraordinaire, elle demanda quelle heure il eſtoit: on luy dit

dit qu'il estoit trois heures du matin. Voila qui va bien, nous dît-elle: entre cinq & six heures, il y aura du changement dans nos affaires. Mais cependant me voicy guerie, on me vient de dire que tout mes maux sont passez, que tout est fait, qu'il n'y a plus de douleurs pour moy: & ce qui est admirable, c'est qu'elle n'avoit plus effectivement aucune apparence de mal, non pas mesme la moindre alteration de poulx. En se tournant vers moy, elle me dît d'une façon fort riante; Vrayment, nostre Mere, il ne faut pas estre ingrate d'un bien fait receu: ie vous prie de me faire dóner nostre robe pour aller devant le saint Sacrement au chœur, afin de remercier Dieu de ses graces. Ie luy dis que ce seroit pour un autre fois. Bien donc ma Mere, repli-

qua-telle, puiſque vous ne le tiouvez pas bon, ie le veux ainſi: Mais chantons donc, s'il vous plaiſt, le *Te Deum*, qu'elle entonna elle-meſme, avec une force extraordinaire. Toute la Communauté pourſuivit l'Hymne avec elle, iuſqu'au verſet, *In te Domine ſperavi non confundar in æternum*, qu'elle repeta deux fois. La priere finie, elle nous dît que ce n'eſtoit pas raillerie, & que veritablement elle eſtoit guerie & ne ſentoit aucune incommodité. Pour vous faire voir que ie dis vray, ajoûta-t-elle, donnez moy à manger, car j'ay bon appetit. On luy fait prendre un boüillon, qu'elle prit fort agreablement, en nous diſant, que ce n'eſtoit pas aſſez. Mais puiſqu'on ne iuge pas à propos, que j'en prenne davantage, ie voudrois bien me cou-

cher, dît-elle. Ie vous prie laiſſez moy prendre mon repos, car ie ſuis haraſſée du travail de la nuit paſſée. Chacune ſe retira, à la reſerve des Infirmieres qui ſe mirent aupres du lit de la malade, laquelle repoſoit en apparence comme un petit enfant; le viſage couvert d'un petit vermillon, qui faiſoit croire qu'elle reprenoit ſon enbon-point. En l'eſpace d'une demie heure, qu'on la regardoit fort fixement, on n'apperceut iamais qu'elle fiſt le moindre ſoûpir: cóme on craignoit de l'éveiller, on ne luy parloit pas: mais l'Infirmiere ayant mis la main ſur la bouche de la malade, trouva qu'elle ne reſpiroit plus. Voila comme cette belle Ame prit ſon vol vers le Ciel. Son viſage reſta comme d'une perſonne qui ſeroit en contempla-

tion. Quoy que pendant ſa vie elle fuſt fort agreable à ſon abord ; elle avoit quelque choſe incomparablement plus attrayant, eſtant morte. L'odeur de ſa vertu s'eſt répenduë par tout ce nouveau monde. Nous ſommes fort importunées de pluſieurs perſonnes, qui demandent quelque choſe qui luy ait ſervi. Bien que nous ayons toute ſorte de ſujet de nous aſſeurer de ſon bon heur, ie ne laiſſe pas de vous demander pour elle, les ſuffrages de noſtre ſaint inſtitut. Et ie vous prie donc me point dénier vos ſaintes prieres, en qualité de

Ma R^de^ MERE,

Voſtre tres-humble & obeïſſante ſervante
MARIE DE S. BONNAVENTVRE DE IESVS, *Superieure indigne.*

A Quebec ce 4. Octobre 1668.

CETTE LETTRE CIRCVLAIRE a eſté envoyée pour les Convents qui ſont en France de l'Inſtiut des Religieuſes Hoſpitalieres de Dieppe. Celuy qui a eu ſoin de la faire imprimer ayant receu quantité de Memoires tres autentiques, ſur la vie & la mort de cette heureuſe defunte, a iugé à propos d'ajoûter icy les choſes qui ſuivent.

1. QVE deux perſonnes de pieté ont eu depuis ſa mort aſſeurance de ſon bon-heur eternel; dont l'une s'adreſſant à elle pour obtenir de Dieu quelque grace dont elle avoit beſoin, la defunte luy répondit, ie le feray: mais ce ſera à condition que vous remercirez ſa divine bonté des

graces qu'elle ma fait à l'heur de ma mort.

2. Elle a eu tres-ſouvent connoiſſance de l'interieur de diverſes perſonnes, & preſentes, & abſentes, & de l'eſtat mal heureux de pluſieurs qui eſtoient en peché mortel, & des pechez en particulier tres cachez, meſme par des Confeſſions ſacrileges; dont ayant donné avis à ceux à qui la charité l'obligeoit de le declarer; cõſtamment on n'a iamais veu qu'elle s'y ſoit trompée.

3. Souvent Dieu luy a fait connoiſtre des choſes futures & eſloignées, qui ſont arrivées comme elle les avoit preveuës.

4. Souvent des Saints du Paradis qui luy apparoiſſoient, l'ont voulu engager à donner ſon conſentement à de nouvelles ſouffrances;

soit pour de certains pecheurs endurcis, pour lesquels elle avoit grand zele ; soit pour des ames de Purgatoire, soit pour obtenir de Dieu des faveurs qu'elle demandoit : Iamais elle ne s'y est abandonnée que par l'ordre & par la permission de ceux qui conduisoient son ame ; mais l'ayant fait, ces croix nouvelles fondoient incontinent sur elle, si terriblement, qu'elle s'en plaignoit souvent à Dieu, avec soûmission toutefois & amour, & luy ayant dit quelquefois *terribiliter me crucias*, ce qui mesme luy arriva la veille de sa mort.

5. Souvent quoy qu'il ne tint qu'à elle, de se voir delivrée de ces estats crucifians, par où la providence de Dieu la conduisoit, iamais elle n'a voulu y consentir,

que ceux qui la conduiſoient ne luy ordonnaſſent : & lors que par leur ordre, elle a demandé quelquefois d'en eſtre delivrée ; Dieu a bien voulu obeïr aux volontez de ſa ſervante.

6. Ceux qui ont eu ſoin de la conduite interieure de cette fille vrayment genereuſe, ont remarqué conſtamment en elle, un ſi bas ſentiment de ſoy-meſme, & un tel éloignement de toute élevation, que non ſeulement elle s'acuſoit de ſes fautes avec une humilité admirable, penetrant juſqu'aux derniers replis de ſon cœur, & ne s'épargnant pas: mais elle eſtoit bien aiſe que l'on la jugeaſt criminelle, & que l'on crût d'elle, ce qu'elle en croyoit elle-meſme ; qu'elle eſtoit toute abiſmée dans le peché, & la

plus grande pechereſſe du monde.

7. Elle eſtoit tres-prudente & d'excellẽt conſeil ; tres-clairvoyãte, & qui touchoit incontinent le fond des affaires les plus importantes : toutefois elle ne s'apuyoit iamais ſur ſoy-meſme en ſa propre conduite ; & en toutes choſes elle avoit un iugement auſſi ſoûmis, que ſi elle euſt eſté la moins éclairée de la terre.

8. Quoy qu'elle euſt de grandes connoiſſances & de grandes lumieres, par des voyes extraordinaires de Revelations, & apparitions frequentes des Saints du Paradis, & de IESVS-CHRIST meſme, toutefois iamais elle ne s'eſt conduite par ces voiyes-là. Les maximes de l'Evangile, le raiſon & le mouvement de l'obeïſ-

ſance, ont eſté tout ſon apuy ; & l'unique voye qu'elle a toûjours ſuivie, & ſur laquelle ſe ſont appuyez ceux qui ont eu le ſoin de ſa conduite.

9. La Superieure des Religieuſes Hoſpitalieres de Bayeux, pour qui elle avoit tous les amours & les reſpects poſſibles, ayant ſceu ſes infirmitez continnelles de maladie en Canada, & diverſes choſes qui pouvoient luy donner de la peine; luy fit non ſeulement des offres pour ſon retour en France, luy en donnant des moyens tres-faciles & tres-honorables ; mais auſſi luy en fit de tres-inſtantes prieres, dans la veuë qu'elle pourroit beaucoup ſervir à noſtre Cómunauté de Bayeux : Mais cette fille genereuſe le refuſa abſolument, mandant à cette chere amie

de ſon cœur, qu'elle eſtoit attachée à la Croix du Canada par 3. cloux, dont elle ne ſe detacheroit iamais. Le premier, la volonté de Dieu; le ſecõd, le ſalut des ames; & le troiſiéme, ſa vocation en Canada, & ſon vœu d'y mourir; ajoûtant que quant bien meſme toutes les Religieuſes voudroient revenir en France, pourveu qu'il luy fuſt permis, elle demeureroit ſeule en Canada, pour y conſommer ſa vie au ſervice des pauvres Sauvages & des malades du païs.

10. Luy ayant eſté commandé de mettre par écrit ce qui s'eſtoit paſſé en elle dés ſa tendre jeuneſſe. Dés l'âge de trois ans & demy, dît-elle, j'avois un deſir tres-grand de faire la volonté de Dieu, & qu'il la fiſt en moy abſolument. Il me ſouvient que le motif qui

avoit plus de force ſur moy pour me faire éviter le peché, eſtoit que Dieu ne le vouloit pas, & cela m'eſtoit aſſez pour me retenir. En effet quand on vouloit obtenir quelque choſe de moy, ou m'empeſcher de faire quelque choſe, Dieu veut cela, il le faut faire, ou bien Dieu ne veut pas cela, ie me portois & deportois facilement de quoy que ce fuſt, quand on m'objectoit la volonté de Dieu, Et quelque temps apres m'ayant eſté dît par un Pere Ieſuite, le Pere Malherbe, que l'on eſtoit plus aſſeuré dans les ſouffrãces, que l'on faiſoit la volõté de Dieu, & principalement lorſque l'on ſouffroit pour les autres, ie reſſenti un deſir ſi vehemẽt de ſouffrir pour mieux faire la volonté de Dieu, que ie ne penſois plus qu'à demander bien

du mal. Afin de mieux y réüſſir, ie priois la Sainte Vierge avec des inſtances qui ne ſont pas croyables, qu'elle m'enuoyaſt des maladies; & cela tous les iours pluſieurs fois; & ordinairement mon petit cœur en eſtoit ſi attendry, que mes yeux parloient plus que ma bouche.

11. Les ſentimens d'amour qu'elle eût dés ce bas âge pour la tres-Sainte Vierge, & les douceurs qu'elle en recevoit, & du petit IESVS, ne ſont pas concevables.

12. A l'âge de huit ans, elle fit ſa premiere Communion avec une devotion admirable.

13. A l'âge de neuf à dix ans elle eût en ſonge une viſion qui merite d'eſtre remarquée. Elle vit en dormant un grand homme horrible, avec un coutelas en main,

qui s'aprochoit vers elle, pour la mal-traiter. Il luy ſembla pour lors qu'elle s'enfuit vers une tour. Ce mal-heureux la pourſuivant, la frapa, mais non pas dangereuſement; & comme elle invoquoit la Sainte Vierge à ſon ſecours, une Religieuſe avec un ſurplis ſe preſenta à elle en cette tour: à ſa veuë elle reclama ſon aide, & s'en vit protegée, & incontinent elle ſe reveilla. Ce qui eſt plus remarquable en cecy, c'eſt que ſans iamais avoir veu de Religieuſes Hoſpitalieres, elle reconnut cette Religieuſe au viſage, lorſqu'elle y entra dans leur Convent de Bayeux, & fut ſa premiere Superieure.

14. A l'âge de dix à douze ans, elle ſigna de ſon ſang une donation admitable qu'elle fit de ſoy-

meſme à la tres-Sainte Vierge.

15. Le Saint Eſprit la voulant diſpoſer à eſtre Religieuſe, luy fit faire les trois vœux ſuivans. Le premier, de prendre la Sainte Vierge pour ſa Mere; luy rendant les reſpects, les obeïſſances, & l'amour que doit une bonne fille à une meilleure Mere. Le ſecond, de ne iamais commettre aucun peché mortel. Le troiſiéme, de vivre en perpetuelle continence.

16. A l'âge de douze ans & demy j'entray, dît-elle, au Monaſtere des Religieuſes de Bayeux: mais comme j'avois dit aux Religieuſes-meſmes que ie ne venois pas pour demeurer, cela me valut de bonnes mortifications; car on m'éprouva au double, crainte que ma vocation ne fuſt fondée ſur des reſpects humains. Quel-

que choſe que l'on me diſt, & qu'on me fiſt, ie demeuray ferme dans la penſée, qu'aſſeurement ie ſerois Religieuſe ; & ie diſois à la Mere des Novices, faites moy tout ce que vous voudrez, vous ne m'oſterez point l'habit, ie ſeray Religieuſe, & ie ne ſortiray point d'icy, ſinon pour aller en Canada. La Sainte Vierge, ajoûte-elle, m'avoit donné cette eſperance ſi ferme, que rien n'eſtoit capable de me la faire perdre, ou d'avoir la moindre defiance.

17. A l'âge de quatorze ans & demy, elle prit l'habit de Religion. A ſeize ans elle fit ſa profeſſion & paſſa la mer pour le Canada ; auquel temps Dieu changea de conduite ſur elle, la faiſant entrer dans des voyes de ſouffrances interieures

terieures qui ont toûjours esté croissant iusqu'à la mort.

18. Plus ces épreuves des croix & des souffrances interieures ont redoublé en elle, plus aussi les graces du Ciel ont esté abondantes sur elle. Nostre Seigneur luy apparoissant tres-souvent, & plus souvent la Sainte Vierge, & quantité de Saints qui l'encourageoient aux souffrances.

19. S. Michel luy avoit promis son secours & son assistance speciale, pendant le reste de ses iours, mais sur tout à l'heure de la mort. C'est le iour de sa Feste 8. May qu'elle mourut. Ayant fait vœu depuis plusieurs années de faire tout ce qu'elle connoistroit estre à la plus grande gloire de Dieu, ou selon qui luy seroit dit par ceux qui la conduisoient.

O-

20. De toutes les apparitions qui luy ſont arrivées, & qu'elle avoit eu commandement de coucher par écrit, ie n'en rapporteray ici qu'une ſeule, mot à mot, comme elle l'a écrit. Pour l'intelligence de laquelle on ſçaura que Monſieur de Bernay, dont il eſt fait mention, eſtoit un tres-vertueux Eccleſiaſtique, qui eſtoit Superieur des Religieuſes Hoſpitalieres de Bayeux, où il a veſcu, & eſt mort en odeur de ſainteté, duquel elle avoit eſté déja viſitée apres ſa mort, avant que la nouvelle en fut arrivée en Canada. Voici donc comme elle parle d'une ſeconde viſite. Le 28. Ianvier 1662. comme ie recitois Matines avec la Communauté, ie ſentis Monſieur de Bernay, preſent proche de moy; & quoy que ie

ne visse rien, ie ne pouvois neantmoins douter de la presence de ce bon serviteur de Dieu. Il me fit resouvenir de l'entretien que j'avois eu avec luy, trois iours avant mon depart de Bayeux : & ce souvenir m'a servi depuis. Il m'exhorta d'avoir une grande confiance en Dieu, & esperer qu'il me soûtiendroit dans les besoins où i'estois ; Que i'eusse à dire, ou à faire dire, à Monseigneur nostre Evesque, qu'il ne devoit pas estre en peine pour moy: & que le sujet de l'estat present n'estoit pas causé parcequ'il pensoit. Qu'on avoit sujet d'esperer que Dieu ne me manqueroit pas dans les besoins que j'avois, & qu'il ne falloit pas craindre, mais attendre que sa protection continuëroit sur moy ; Que j'eusse une grande confiance en sa

bonté, & une entiere ſoûmiſſion à ſes ſaintes volontez; qu'il ne falloit pas s'ennuyer, mais avec courage s'offrir à tout ce que la providence ordonneroit. Que la Sainte Vierge ſeroit toûjours ma bonne Mere, que ie m'abandonnaſſe à ſes ſoins, & que ie ne perdiſſe iamais le ſouvenir de ce qu'elle m'avoit eſté, non plus que la confiance que de tout temps j'avois en elle; qu'il me falloit bien garder de la perdre, ou de la laiſſer amortir; que c'eſtoit maintenant le temps d'un plus grand beſoin, & ainſi que ie m'aſſeuraſſe qu'elle m'aideroit : car tout de meſme, me dit-il, qu'une bonne Mere ne pourroit pas abandonner ſon enfant, qu'elle verroit ſur le bord d'un precipice, mais le tiendroit, de peur qu'il ne ſe pre-

cipitaſt, & ne le laiſſeroit pas un moment ſans eſtre à ſes coſtez; ainſi la Sainte Vierge qui vous aime mille fois plus que voſtre mere, ne vous laiſſera pas, pourveu que vous ayez une entiere confiance en elle. Vous a t elle iamais manqué au beſoin ? Il me remit en memoire, (diſant cela,) pluſieurs rencontres aſſez perilleux où i'auois tout a fait eſprouué ſa protection. Il m'ordonna auſſi que j'euſſe à lire le 6. Chapitre de la 2. Epiſtre aux Corinthiens, & que ie n'oubliaſſe pas la reſolution que j'avois euë de m'abandonner à tout ce que Dieu voudroit de moy; lorſque j'eſtois venuë en Canada. Et de fait, étant ſur le point de mon depart, ce ſaint homme qui eſtoit le Superieur de noſtre Monaſtere de

Bayeux, me fit diverſes interrogations, leſquelles ſe ſont trouvées toutes avoir eu leur effet: car il me dit que peut eſtre ie n'aurois pas mis le pied hors la maiſon où j'eſtois, que ie changerois de diſpoſition ; que cette paix & cette douceur ſe changeroit en amertume ; que non ſeulement ſur les chemins, mais meſme lorſque ie ſerois arrivée dans le païs, j'y trouverois bien du changement. Mais diſoit il, ma fille, ſi non ſeulement les creatures vous font ſouffrir; mais ſi ce Dieu de bonté pour vous ſe met de la partie, ce ſera bien le plus rude: & ſi non content de cela, il permet aux Demons de vous tourmenter, que diriez-vous ? Car voila bien ce qui vous pourra arriver: voyez ſi vous voulez bien vous expoſer à tout

cela; ie vous en avertis, penſez y, il n'y a rien qui vous oblige abſolument. Il me ſemble que ie conceus aſſez ce qu'il me diſoit; mais Dieu m'attiroit ſi fortement, que ie ne pouvois reſiſter à ſon appel, ſans grande infidelité. Ce fut ce qui m'obligea de luy faire cette réponſe. Mon Pere, vous ſçavez quelle eſt la peine de mon cœur, quand ie penſe à faire ce voyage. Cependant ie ſens que Dieu veut cela de moy; & ainſi quand tout ce que vous me dites m'arrivera, ſi Dieu le permet, j'eſpere que ſa bonté me ſoûtiendra; & dés à preſent ie m'y ſoûmets. Il m'aſſeura depuis, qu'il avoit toûjours eu la penſée, que ie devois eſtre preferée à mon aînée, pour le Canada, & que Dieu aſſeurement m'y vouloit.

Ce ſont les propres termes de cette genereuſe fille, dont la vie meriteroit ſans doute d'eſtre imprimée, y ayant beaucoup à apprendre pour tout le monde, mais principalement pour les perſonnes qui conduiſent les ames, & pour celles que Dieu conduit par des voyes extraordinaires, dont toute ſa vie n'a eſté qu'une ſuite; quoy que choſe du monde n'en parût à qui que ce ſoit, ſinon à ceux qui conduiſoient ſon Ame, & à Monſeigneur l'Eveſque de Quebec, qui aimoit & qui honoroit ſa vertu, qui la rendoient aimable à tous ceux qui la connoiſſoient, & qui répandoit par tout une odeur de ſa veritable ſainteté, qui ne conſiſte que dans la pratique des ſolides vertus, que cette fidelle amante de IESVS-CHRIST

crucifié eſtimoit uniquement ; ayant refuy de tout ſon pouvoir toutes les voyes extraordinaires, où elle craignoit toûjours d'eſtre trompée, & que ceux qui la conduiſoient n'y fuſſent eux-meſmes trompez. Elle ne deſiroit en cette vie que les croix & ſouffrances, priant Dieu qu'il luy reſervaſt pour le Paradis, ſes faveurs gratuites, qui ne ſont pas la ſainteté. Mais Dieu qui eſt le Maiſtre en a voulu uſer autrement ; Qu'il en ſoit beny à iamais.

Des Vrſulines & Hoſpitalieres.

ON ne peut aſſez eſtimer le bon heur du Canada, d'y avoir depuis pres de trente ans, les deux Maiſons Religieuſes d'Vrſulines & d'Hoſpitalieres, qui y

eſtoient neceſſaires ; & qui s'acquittent dignement & ſaintemẽt, de ce que Dieu & les hommes ont pû attendre d'elles, chacune dans les emplois où la divine providence les avoit deſtinées.

Les Meres Vrſulines ont eu tant de bon-heur dans l'inſtruction des filles qu'on leur a confiées ; ſoit Penſionnaires, ſoit externes qui frequentent leurs Claſſes, qu'en voyant les ménages de Canada, & chaque maiſon en particulier ; tres-aiſément on y diſtingue, par l'éducation Chreſtienne des enfans, les meres de familles qui ſont ſorties de leurs maiſons, d'avec celles qui n'ont pas eu cét avantage.

Les Meres Hoſpitalieres ont un ſoin ſi charitable des malades, qui y ſont toûjours en grand nom-

bre ; que tous ceux qui y meurent y ſont ſaintement diſpoſez pour le Ciel ; & la pluſpart de ceux qui y recouvrent la ſanté, n'en ſortent qu'avec beaucoup d'édification.

La Regularité eſt auſſi exacte dans ces deux Maiſons Religieuſes, qu'elle ſoit en aucun des Monaſteres les plus reglez de France. Les filles nées ſur le païs y prennent ſi heureuſement les impreſſions de pieté, & de la vie vrayment Religieuſe, que c'eſt une conſolation au milieu de la Barbarie, d'y voir des exemples de ſainteté, qui ne cedent en rien à ce que l'Europe a pû voir de plus admirable en ce genre. La Lettre Circulaire, qui eſt cy-devant, en eſt une illuſtre preuve.